N° 86. 4 Avril 1903.

L'ILLUSTRATION THÉATRALE

Journal d'actualités dramatiques

PUBLIANT LE TEXTE COMPLET DES PIÈCES NOUVELLES JOUÉES DANS LES PRINCIPAUX THÉATRES DE PARIS

Ce numéro contient :

UN DIVORCE

par

Paul BOURGET et André CURY

Abonnement annuel : France, 36 francs ; Étranger, 48 francs.

L'Illustration Théâtrale paraît trimestriellement et publie des numéros spéciaux chaque fois que l'exige l'actualité dramatique.

Prix du Numéro : UN FRANC.

Aucun numéro de *L'Illustration Théâtrale* ne doit être vendu sans le numéro de *L'Illustration* portant la même date.

Tout abonné à *L'Illustration* est abonné de droit à *L'Illustration Théâtrale.*

13-15, rue SAINT-GEORGES, PARIS (9e).

The play *Un Divorce* is entered according to act of Congress, in the year 1908, by MM. Paul Bourget et André Cury, in the office of the Librarian of Congress at Washington. All rights reserved.

Un Divorce au théâtre du Vaudeville

Quand *Un Divorce* parut, il y a trois ans, dans *la Revue des Deux-Mondes*, on fut intéressé, séduit, pris fortement par la puissance de cette étude psychologique toute appliquée à l'examen d'une loi qui touche à la constitution même de la société moderne. Le succès de ce roman, quand il reparut ensuite en librairie, fut d'autant plus vif que M. Paul Bourget avait apporté à l'exécution de son œuvre d'écrivain et d'artiste une probité scientifique et que, personnellement hostile au divorce, il n'avait pourtant esquivé ou dissimulé aucun des arguments qui permettent de le défendre : ainsi chaque lecteur pouvait — quelle que fût son opinion respective — se livrer sans arrière-pensée aux péripéties tragiques que l'auteur nous montrait comme les conséquences du divorce de son héroïne, Gabrielle Darras, ex-comtesse de Chambault.

Un, entre autres, des fidèles de M. Paul Bourget, un lettré fort distingué, professeur au lycée Lakanal, M. André Cury, eut l'intuition de la vigueur et du retentissement qu'auraient ces péripéties, portées à la scène ; il s'occupa alors de tirer un scénario des dix chapitres du roman, et alla soumettre son essai à l'auteur en lui demandant l'autorisation de poursuivre son travail. M. Paul Bourget jugea ingénieuse la transposition de M. Cury ; il l'autorisa donc volontiers à pousser sa tâche plus avant et même, quand M. Cury eut achevé le développement de ses trois actes, en décembre 1906, il le munit d'une lettre de présentation au directeur du Vaudeville. Celui-ci fut, à son tour, fort intéressé ; mais pourtant, cet ouvrage se présentait-il avec toute l'ampleur désirable ? M. Porel suggéra à M. Cury l'idée de demander à l'éminent académicien sa collaboration effective, et M. Bourget accepta.

Le résultat ne se fit pas attendre : M. Bourget — nous dit, dans *le Figaro*, M. Serge Basset, toujours exactement renseigné — M. Bourget lut successivement le premier acte à M. Porel au mois de juin dernier, le second, en juillet; le troisième, achevé à Pougues, fut lu au directeur du Vaudeville au retour des deux auteurs à Paris. M. Porel se déclara enchanté et la distribution, puis la mise en répétitions de l'ouvrage commencèrent bientôt.

De deux autres romans du même auteur, *Mensonges* et *Une Idylle tragique*, des collaborateurs différents avaient déjà tiré des pièces de théâtre, et M. Paul Bourget lui-même collabora avec M. Henri Amic au *Luxe des autres* que l'Odéon représenta en 1902, mais il n'y collabora que d'une façon un peu lointaine, si je puis dire : occupé dans le Midi à composer un roman nouveau *l'Etape*, il n'assista pas aux répétitions. Cette fois-ci il les a, au contraire, suivies jusqu'au dernier moment, surveillant les moindres détails.

Le succès a été très grand et d'une qualité tout à fait noble. Ceux-là mêmes qui ne partagent point les idées et les sentiments de M. Paul Bourget ont pu applaudir son œuvre, — la pièce comme le roman ; et c'est d'abord parce que le célèbre écrivain a composé, avec M. André Cury, un ouvrage dramatique qui est, en soi, fort beau ; c'est ensuite parce que les deux collaborateurs ont témoigné d'une impartialité admirable dans les développements de l'action scénique. Raisons qui expliquent et justifient les unanimes louanges de la presse.

***

Ainsi M. René Doumic écrit dans *la Revue des Deux-Mondes :*

« Voici une de ces œuvres de grand caractère, qui sont un régal pour les connaisseurs, et devant lesquelles ceux mêmes qui ne se soucient pas d'analyser leurs impressions se sentent étreints par une émotion d'espèce particulière et de qualité rare. On ne cesse de nous redire, en effet, que le théâtre est le royaume de l'artifice et la terre d'élection du mensonge ; tout y est disposé d'après une optique qui fausse l'aspect des choses et en détruit les proportions ; tout y est arrangé et truqué ; les événements y obéissent à une logique spéciale qui nous fait accepter l'invraisemblable et croire à l'absurde ; les personnages nous sont présentés d'une façon si singulière que les mêmes caractères pour lesquels nous éprouvons, à la ville, du mépris et de la répulsion, nous inspirent, à la scène, de l'estime et de la sympathie ; la morale n'y est pas seulement conventionnelle, mais elle est un ambigu de préjugés baroques qui sont les dogmes de l'endroit ; les mœurs, les usages, le ton des conversations qu'on y admet, seraient partout ailleurs pour nous surprendre ou nous choquer. Or, il est bien exact que cela se passe ainsi dans beaucoup de pièces, et des plus fêtées. Mais qu'un écrivain, formé par des méthodes très différentes et maître dans un autre domaine, aborde la scène sans autre souci que celui des règles générales de l'art, celles qui recommandent, où que ce soit, l'étude de la nature, la simplicité des moyens et la franchise de l'expression ; qu'il apporte et conserve sur ce terrain nouveau ses habitudes d'esprit, le souci des questions de morale sociale, l'inquiétude des problèmes de la vie intérieure, la curiosité à démêler les éléments qui conditionnent le milieu moderne : qu'il néglige les ficelles à portée de la main et bouscule, avec une robuste ingénuité, les conventions en état de plaire ! Aussitôt on respire une autre atmosphère ; au lieu du jus des partis pris, des combinaisons et des apparences, c'est la réalité complexe, ce sont les lignes mêmes et les couleurs de la vie ; au lieu de situations et de rôles, nous avons devant nous des êtres, choisis parmi les meilleurs, mais pareils à nous, aux prises avec des circonstances où nous pouvons nous trouver nous-mêmes engagés, se débattant parmi des difficultés qui peuvent surgir demain sur notre route, tenant un langage qui est celui du bon sens ou de l'égarement, de la raison ou de la passion, de la tendresse ou de la colère. On reconnaît l'accent de la vérité. C'est une joie sans égale. Et c'est celle que nous devons aux auteurs de *Un Divorce.* »

M. Catulle Mendès, dans *le Journal*, est heureux aussi de constater le triomphe remporté par ce noble ouvrage :

« Si un tel succès se continue, il ne sera pas moins honorable pour le public que pour les auteurs ; Paris aura prouvé une fois de plus que, non pas soucieux des seules babioles de son plaisir, il lui plaît d'être ému par de magnanimes passions, intéressé par des idées supérieures. »

M. Robert de Flers, dans *la Liberté*, enregistre également ce grand succès :

« C'est une très belle pièce, d'une rare violence pathétique, d'une puissante signification, d'une parfaite et constante impartialité. D'unanimes applaudissements l'ont accueillie. »

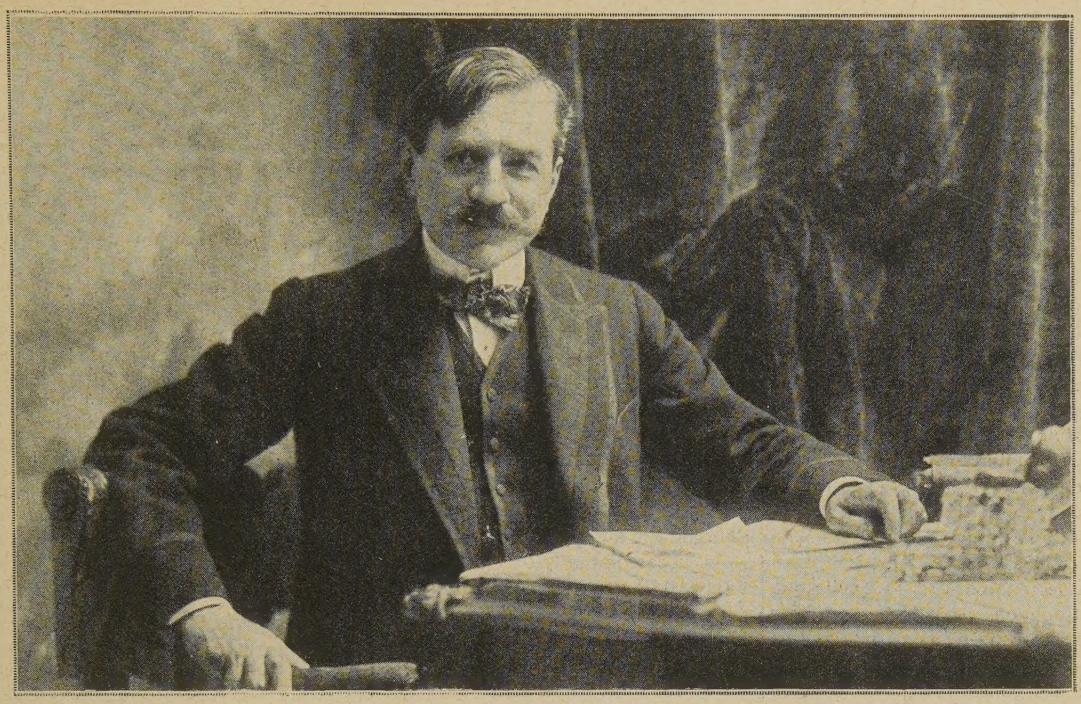
M. Debussher dit dans *la Presse :*

« Le grave problème qu'agite cette œuvre très émouvante est de ceux qui touchent au vif les sentiments et les passions, et sa haute portée morale et sociale le voue à l'approbation des uns et à la critique des autres dans une société divisée.

» Mais il est une qualité sur laquelle les témoignages, maintenant comme jadis, ne pourront qu'être unanimes : c'est la parfaite loyauté de l'œuvre. M. Bourget, qui est l'adversaire déclaré du divorce, n'accable pas ses adversaires ; il leur fait la partie belle et lutte contre eux à armes courtoises.

» Ce n'est même pas une thèse qu'il expose : sa probité lui interdit de tirer de caractères et d'événements particuliers « une conclusion qui ait » la rigueur d'une loi. » Mais, à pro-

(*Voir la suite à l'avant-dernière page de la couverture.*)



BOYER ET BERT

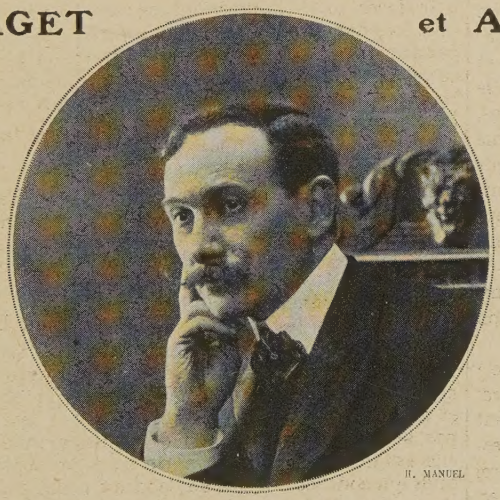
M. Paul Bourget.

UN DIVORCE

PIÈCE EN TROIS ACTES

par

PAUL BOURGET et **ANDRÉ CURY**



H. MANUEL

M. André Cury.

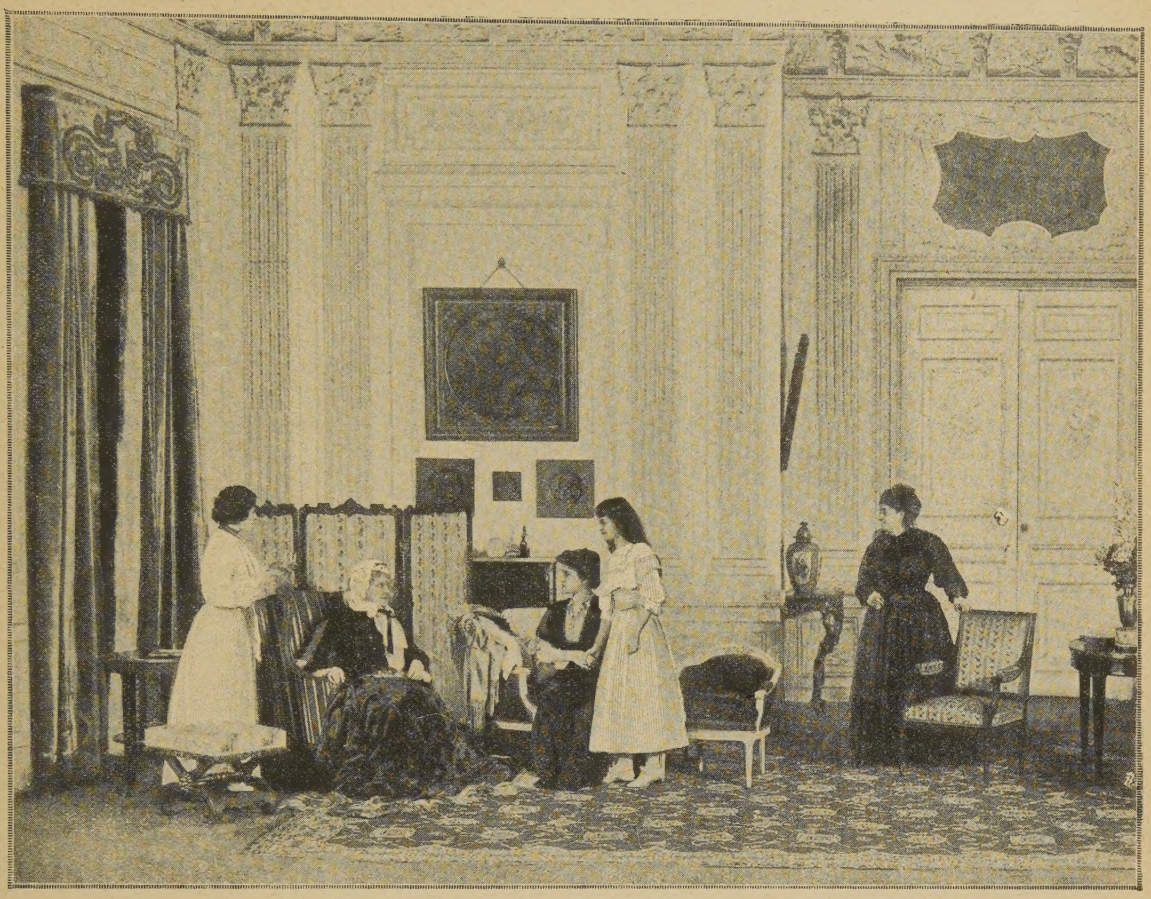
Un Divorce *a été représenté, pour la première fois, le 28 janvier 1908 au théâtre du Vaudeville.*

The play *Un Divorce* is entered according to act of Congress, in the year 1908, by MM. Paul Bourget et André Cury, in the office of the Librarian of Congress at Washington. All rights reserved.

PERSONNAGES

Darras	MM.	LÉRAND.
Lucien		LOUIS GAUTHIER.
Le Père Euvrard		ARQUILLIÈRE.
Joseph		VERTIN.
Gabrielle	Mmes	MARTHE BRANDÈS.
Mme Darras		CÉCILE CARON.
Berthe Planat		JEANNE HELLER.
Juliette		ELLEN ANDRÉE.
Jeanne		LAMBELL.

PHOTOGRAPHIES BOYER ET BERT.



Berthe. Mme Darras. Gabrielle. Jeanne. Juliette.
Un salon chez les Darras.

UN DIVORCE

ACTE PREMIER

Un petit salon intime, chaise longue, fauteuils, une petite table chargée de fioles, bouquets de fleurs sur un guéridon. Portes au fond, à droite et à gauche.

Scène première

JULIETTE, BERTHE

Au lever du rideau, Juliette est en train de ranger la pièce.

BERTHE, entrant à droite. — Madame Darras achève de s'habiller Elle sera ici dans cinq minutes. Quelle est la température de la pièce?

JULIETTE, consultant le thermomètre. — Quarante degrés.

BERTHE, même jeu. — Quarante! Vingt. Vous ne savez donc pas lire?

JULIETTE. — Je n'y vois plus guère, mademoiselle. Il y a quinze ans que je reprise le linge chez Mme Darras. Ça ne rajeunit pas les yeux.

BERTHE. — Ça ne vous a pas vieilli le cœur, en tout cas, ma bonne Juliette. Je vous ai parlé vivement, j'ai eu tort. Depuis que je suis étudiante en médecine, le professeur Louvet m'a placée auprès de bien des malades, j'en ai vu peu qui aient été soignés comme Mme Darras l'a été par vous, pendant sa pleurésie; il faut abaisser la température. Rangeons la chaise longue; Mme Darras se mettra dans la bergère pour mieux voir le Luxembourg.

JULIETTE. — Oh! laissez. Je la porterai bien toute seule. Avec mes cinquante ans, je suis plus forte que vous, allez! Vous êtes encore toute tirée, ce matin. Vous serez restée à étudier dans vos livres jusqu'à passé minuit, comme vous faisiez en veillant madame. Et puis, je sais ce que vous mangez... Quand je vous ai vue venir avec cette petite mine, je ne vous aurais jamais crue si savante... Et pourtant c'est tout de même vous qui avez sauvé madame.

BERTHE. — Ce n'est pas moi. C'est le professeur Louvet. Plaçons le paravent.

JULIETTE. — Et avec ça qu'il était là, le professeur Louvet, quand madame a suffoqué, que j'ai cru qu'elle passait. Et quand vous lui avez vidé la poitrine avec votre aiguille. C'est-il Dieu possi-

ble qu'on ait deux litres d'eau dans le corps. Ça ne lui reviendra pas?

BERTHE. — Non, elle est guérie. (Regardant sa montre.) Voyons! Maintenant elle doit prendre son lait... Allez donc le lui donner. J'achève de tout préparer ici. Vous pourrez l'amener tout à l'heure.

Scène II

BERTHE, LUCIEN

LUCIEN, rassuré, en la voyant. — Ah! vous êtes ici?

BERTHE. — Vous le saviez bien, puisque c'est l'heure de ma visite chez votre grand'mère.

LUCIEN, un peu gêné. — Vous allez encore me gronder. Je ne vous ai pas vue ce matin à l'hôpital, je me suis figuré que vous étiez souffrante et de nouveau l'imaginaire est devenu le réel pour moi. C'est enfantin! Je le sais trop. Ne m'en veuillez pas.

BERTHE. — Le professeur Louvet était-il là?

LUCIEN. — Non.

BERTHE. — Et vous n'en avez pas conclu qu'il avait une opération à faire, pour laquelle je l'aidais?

LUCIEN. — Evidemment, j'ai eu tort. Mais ne m'avez-vous pas permis d'être votre ami? Et vous vous souvenez de la fable:

Vous m'êtes, en dormant, un peu triste apparue.

BERTHE. — Je n'aime pas les vers. Et vous me la ferez bien vite regretter, cette amitié, en la comprenant ainsi, et surtout en me prouvant qu'elle a une si mauvaise influence sur vous.

LUCIEN. — Une mauvaise influence?

BERTHE. — Vous avez encore manqué votre cours de droit, ce matin.

LUCIEN. — Eh bien, c'est pour vous parler de cela justement que je désirais vous voir. Sommes-nous seuls?

BERTHE. — Oui, pour quelques instants. Votre mère et Juliette sont auprès de Mme Darras qu'elles vont amener tout à l'heure.

LUCIEN. — Et mon beau-père?

BERTHE. — M. Darras? Je suppose qu'il est à son bureau, comme tous les jours. Je ne l'ai pas vu. Que de mystères!

LUCIEN. — Non. Tout de même, j'ai une grosse confidence à vous faire. Je vais quitter le droit pour la médecine.

BERTHE. — Je m'y attendais. Vous avez tort, tout à fait tort. Je ne serais pas digne d'être l'élève de Louvet si je n'avais pas ce qu'il appelle si bien: la probité du diagnostic. Vous ne savez pas vous-même si vous avez le moindre goût pour la médecine. Depuis que vous m'avez rencontrée ici il y a deux mois, nous avons beaucoup causé, beaucoup trop... mais oui... Vous m'avez vue aimer mon métier avec passion et vous vous êtes laissé suggestionner par moi... malgré moi.

LUCIEN. — Ne me traitez pas comme un névrosé. Je sais combien je suis imaginatif... Mais pas dans ce cas-là. Il s'agit ici non d'une impulsion, mais d'une volonté.

BERTHE. — Toute récente alors, car il y a deux mois encore, vous prépariez assidûment votre licence en droit et vous étiez décidé à entrer dans la diplomatie.

LUCIEN. — C'est alors que j'étais suggestionné.

BERTHE. — Et par qui?

LUCIEN. — Par ma famille, par ma mère d'abord. Elle a beau avoir demandé le divorce et s'être remariée dans des conditions purement civiles avec M. Darras, elle s'est appelée Mme la comtesse de Chambault et elle a gardé de ce monde différent où elle était née, toutes sortes de... comment dirai-je? de préjugés, notamment sur la supériorité de certaines carrières. Je pourrais mettre sur ma carte de visite: Vicomte de Chambault. Elle a pensé que ce titre me désignait pour un secrétariat d'ambassade. Quant à mon père, à son insu, tout radical, tout libre penseur qu'il soit, il partage ces préjugés. Oh! pour les choses de fond, il est très ferme. Mais il fait partie de cette aristocratie républicaine qui tient à prouver que Marianne peut, elle aussi, s'habiller chez Worth. Tenez! cet hôtel... Il l'a fait construire dans le quartier des Ecoles, près du Luxembourg. Mais quelle vie y mène-t-il, sinon celle qu'il mènerait boulevard Haussmann ou place des Etats-Unis? Il reçoit, il donne des dîners, des bals. Cette fortune qu'il a faite comme ingénieur-conseil au Grand Comptoir, à quoi la dépense-t-il? A représenter. Lui aussi aurait été content de dire un jour: mon fils, le secrétaire d'ambassade... Tout cela c'est du clinquant, du faux, du chiqué. Depuis que je vous ai vue vivre, penser et travailler, j'ai senti une vérité et j'y vais.

BERTHE. — A moins que vous n'ayez tout simplement perçu sous cette forme votre réaction contre M. Darras. Vous êtes injuste pour lui.

LUCIEN. — C'est possible.

BERTHE. — Car enfin, ce culte de la vérité dont vous me parlez, cette aversion pour les choses conventionnelles de la vie, c'est lui qui vous en a inculqué le principe, en vous élevant, comme il l'a fait, d'après la seule raison. J'ai causé plusieurs fois avec lui, je le vois très nettement comme un type de la génération de transition. Je l'entends encore, quand Louvet m'a présentée à lui pour soigner Mme Darras, me parlant de son respect pour la femme qui travaille. Quand il prononce le mot de conscience, on sent que c'est réellement sa foi.

LUCIEN. — Et, en attendant, il laisse faire sa première communion à ma petite sœur.

BERTHE. — Vous m'avez dit vous-même qu'il s'y était engagé en épousant votre mère. Là, encore, il obéit à sa conscience.

LUCIEN. — Qu'est-ce que vous voulez? Je ne l'aime pas.

BERTHE. — Ne dites pas cela. Vous ne le pensez point.

LUCIEN. — Je dirais le contraire, j'essayerais de le penser, le cœur protesterait. Ce n'est pas sa faute, mais j'ai tant souffert par lui.

BERTHE. — Toujours imaginaire! Je tremble pour vous, quand vous rencontrerez de vraies peines, de celles qui ne sont pas seulement dans l'idée qu'on s'en fait, mais qui vous déchirent presque physiquement, comme un bistouri qui laboure une chair.

LUCIEN. — Pardon. J'ai honte de me plaindre quand je vois avec quel courage vous supportez d'autres épreuves. Vous êtes seule dans Paris, sans famille, et moi, c'est vrai, ma mère m'aime, mon beau-père aussi. Je suis riche et vous devez gagner votre vie par la besogne, en même temps que vous faites de la science... c'est le secret de cette admiration émue que vous m'avez tout de suite inspirée. Je me rappelle, comme si c'était hier, notre première rencontre au cabinet de lecture de la rue Monsieur-le-Prince. Vous lisiez le volume de médecine

légale de Legrand-Dusaule et je me suis permis de vous demander un renseignement... Et ma surprise quand je vous ai retrouvée ici huit jours plus tard! Et ma joie quand nous avons causé idées et que j'ai découvert que nous pensions si absolument de même sur la vie. Tout par la science et la conscience.

BERTHE. — Ce sont les idées de votre beau-père.

LUCIEN. — Quelle différence! Vous êtes dans l'absolue logique, vous, et lui!...

BERTHE. — En attendant, puisque vous avouez qu'il vous aime, songez que votre résolution de quitter le droit risque de lui faire du chagrin et ne la lui annoncez pas avant d'y avoir bien réfléchi. Promettez-moi.

LUCIEN. — Et vous, promettez-moi que cette amitié, dont votre présence ici, au chevet de ma grand'-mère, a été le commencement, ne finira pas avec ces dernières visites. Vous m'êtes si nécessaire. Et puis, votre courage moral m'en donne tant.

BERTHE. — Cette amitié dépendra de vous. Tant que je croirai qu'elle vous est bienfaisante, je ne vous la retirerai pas.

LUCIEN. — Merci.

BERTHE. — Vous promettez?

LUCIEN. — Pour mon beau-père? Oui.

BERTHE. — Et maintenant, laissez-moi travailler. Je n'ai pas fini d'arranger la pièce et votre grand'-mère va venir. Elle attend, ce matin, une visite: celle de son confesseur, je crois, le père Euvrard.

LUCIEN. — Demain, vous irez à l'hôpital?

BERTHE. — Oui.

LUCIEN. — Et vous ne serez pas fâchée si j'y suis?

BERTHE. — Je ne serai jamais fâchée quand vous agirez en raisonnant.

LUCIEN. — A demain donc. Toujours camarades?

BERTHE. — Toujours camarades.

Il sort par le fond.

Scène III

BERTHE, seule.

BERTHE. — Il y a des moments où j'ai vraiment peur qu'il m'aime... Et moi!... Ah! comme le cœur a de la peine à mourir!... Au travail!... A-t-elle tout ce qu'il lui faut? Ah! Et sa *Vie chrétienne*. (Elle place un livre sur la petite table à côté de la chaise longue; haussant les épaules.) C'est une suggestion comme une autre. (Elle aspire autour d'elle.) Otons ces lys.

Scène IV

BERTHE, Mme DARRAS, GABRIELLE, JULIETTE

Mme DARRAS, entre soutenue par Gabrielle et Juliette. — Merci, Juliette; merci, ma bonne Gabrielle. Vous voyez, je puis marcher seule. (Mme Darras à Berthe qui enlève les lys.) Mademoiselle Planat, vous m'enlevez ces fleurs? Elles sentent si bon!

BERTHE. — Elles vous entêteraient. Vous êtes encore trop faible.

Mme DARRAS. — Pas ce matin. Je me sens très forte. Vous ne me défendez pas les roses, heureusement. (Montrant le bouquet qui est sur le guéridon, pendant que Berthe donne les lys à Juliette qui les emporte dans la chambre voisine; à Gabrielle.) Comme elles sont belles! C'est toi qui as encore comblé ta mère, ma chère fille.

GABRIELLE. — En revenant du catéchisme avec Jeanne, j'ai vu ces belles roses sur la place Saint-Sulpice, et je n'ai pu résister au désir de vous les apporter. C'est une bien petite chose.

Mme DARRAS. — Le bonheur de l'intimité est fait de ces petites choses. Voilà un bienfait de la maladie. On goûte mieux toutes les gâteries. (Juliette rentre.) Ce petit salon, autrefois, je ne prenais pas garde à son exposition... à cette belle vue sur le Luxembourg, avec ses arbres qui m'ont tant tenu compagnie durant ces longues semaines. Je les ai vus vivre, leurs feuilles pousser, grandir. Ils sont en fleurs maintenant. Comme la vie semble belle quand on a été si près de la mort!

GABRIELLE. — Alors, vous ne regrettez plus d'avoir cédé aux instances d'Albert et d'être venue habiter le second étage de l'hôtel?

Mme DARRAS. — Je ne l'ai jamais regretté! J'avais peur de te gêner. Je te méconnaissais. (Elle s'assied sur la bergère.) Comme les coussins de cette bergère ont été bien arrangés! Je reconnais la main de Mlle Planat.

BERTHE. — Vous êtes debout depuis trop longtemps déjà. Et vous êtes contente de vous étendre. Maintenant, prenez vos gouttes... Je reviendrai encore une fois cet après-midi vous les donner. Elles sont très efficaces, mais elles doivent être bien dosées.

Mme DARRAS. — Oh! avec vous! Je comprends pourquoi le docteur Louvet vous prédit un bel avenir.

BERTHE. — Je n'ai pas d'ambition. J'aime mon métier. Je le crois utile. J'aime aussi la science. Mon métier en exige... Que désirerais-je de plus? Mais vous me pardonnez, madame... l'heure avance. Je dois encore d'ici mon déjeuner passer chez un malade que le docteur Louvet a opéré ce matin. Excusez-moi.

Elle sort avec Juliette.

Scène V

Mme DARRAS, GABRIELLE

Mme DARRAS. — L'étrange fille!

GABRIELLE. — Oui, étrange, jusqu'à en être équivoque.

Mme DARRAS. — Tu ne l'aimes pas, pourquoi?

GABRIELLE. — Je voudrais l'aimer. Nous lui devons votre vie. Mais c'est vrai. Je ne peux me défendre en face d'elle de cette antipathie qui est si souvent un avertissement. Elle me fait peur, à cause de mon fils.

Mme DARRAS. — Elle est si peu coquette, si peu femme, tu l'as entendue tout à l'heure. C'est un savant en jupons.

GABRIELLE. — Devant vous et devant moi. Mais avec lui? Tenez, ce matin, vous n'avez pas vu Lucien?

Mme DARRAS. — Non.

GABRIELLE. — Ni moi non plus. Et cependant, il est rentré à la maison tout à l'heure. Je le sais. J'ai reconnu son coup de sonnette et son pas dans l'escalier. Il montait quatre à quatre, comme un homme impatient.

Mme DARRAS. — De quoi?

GABRIELLE. — De voir cette fille. Ils ont causé dans le salon, et puis il s'en est allé. Il n'a pas songé à vous dire bonjour, à me dire bonjour, à embrasser sa sœur. Il n'a pensé qu'à elle. Et vous voulez qu'elle ne me fasse pas peur !

Mme DARRAS. — Comme tu exagères! Qui te dit qu'il n'est pas monté simplement après son cours de l'Ecole de Droit, croyant vous trouver ici? Il a demandé de mes nouvelles à Mlle Planat. Il aura eu une course à faire avant le déjeuner et il sera ressorti pour rentrer à l'heure.

GABRIELLE. — A l'Ecole de Droit! Voici un mois qu'il n'y va plus. Albert a pris des renseignements. Je ne suis pas seule à m'inquiéter. Vous savez combien il aime Lucien. Avec cette rectitude de conscience qui est l'admirable trait de son caractère, il le traite d'autant plus comme un fils que ce n'est pas son fils... Le professeur Louvet lui dit un jour, en plaisantant: « Vous savez que votre fils est un de mes élèves. Il suit ma clinique. » Albert, très étonné, en parle à Lucien. Celui-ci se montre embarrassé; il répond qu'il prépare une thèse de médecine légale.

Mme DARRAS. — Pourquoi ne serait-ce pas vrai?

GABRIELLE. — Attendez. Deux jours après, Albert est obligé d'aller dans l'après-midi inspecter un bureau du Grand Comptoir qu'on vient d'installer boulevard Saint-Germain, à l'angle de la rue Monge. Jugez de sa stupeur en reconnaissant dans deux jeunes gens qui remontaient ensemble le trottoir de cette rue, Lucien et Mlle Planat. Il les a suivis jusqu'au Jardin des Plantes, où ils sont entrés pour se promener. Ils se voient donc, intimement, hors d'ici, à notre insu.

Mme DARRAS. — Ils peuvent s'être rencontrés par hasard et lui, l'avoir accompagnée pour causer avec elle.

GABRIELLE. — Albert a été si peu de cet avis qu'il a institué une petite enquête. Sa banque a quelques agents très sûrs, qu'elle emploie pour des recherches confidentielles, quand il y a des disparitions de valeurs, des demandes d'emprunt. Il a su, par un de ces hommes, que Lucien voyait Mlle Planat tous les jours. Sa préoccupation est devenue telle, qu'il a poussé l'enquête plus avant. La famille de Mlle Planat est de Clermont. Il a envoyé quelqu'un dans cette ville, qui a dû revenir hier ou aujourd'hui. Nous saurons enfin qui elle est, qui est cette famille, quel est son passé! Nous l'avons reçue chez nous, remarquez-le, sans rien connaître d'elle.

Mme DARRAS. — Le docteur Louvet en répondait.

GABRIELLE. — Il répondait de son talent professionnel, et elle en a. D'ailleurs, vous le connaissez, il n'existe rien pour lui au monde que la médecine. Mlle Planat est un bon étudiant. Cela lui suffit. Cela ne peut pas suffire à un père et à une mère. Tenez... rien que d'attendre cette réponse me donne la fièvre... Ah! je n'avais pas besoin de cette inquiétude-là, en ce moment!

Mme DARRAS. — Tu en as donc d'autres?

GABRIELLE. — Moi! Quelle autre voulez-vous que j'aie? Ce n'est pas Albert qui peut me faire du chagrin, lui si bon, si dévoué, si tendre! Ce n'est pas ma fille, cette perfection! Ce n'est pas vous, maintenant, puisque vous êtes guérie. Je n'ai rien, je n'ai rien, je n'ai rien!

Mme DARRAS. — Mais tes yeux te démentent, ma pauvre enfant, ta voix, tes gestes. Depuis quelques semaines, je te vois si troublée. Tu pâlis, tu maigris... tu me fuis même. Ce n'est pas une amourette de ton fils qui te met dans cet état-là! Tu ne t'exaltes à ce sujet que parce que tu as une préoccupation qui te ronge. Dis-la-moi. Ne suis-je pas ta mère? Qu'y a-t-il?... Tu ne me réponds pas?... Cela ne me fait pas beaucoup de bien dans ma convalescence, tu sais, de me tourmenter de toi comme je l'ai fait. Ce petit livre pourrait te le dire... (Elle montre sa *Vie chrétienne.*) J'ai tant prié pour toi... qui ne peux pas prier, puisque tu n'es pas croyante?

GABRIELLE. — Vous avez prié pour moi! Oh! merci!

Mme DARRAS. — Tu avoues donc?...

GABRIELLE. — Nous reprendrons cet entretien... Pas maintenant. J'entends Jeanne à qui j'ai fait dire par Juliette de monter me chercher.

Mme DARRAS. — Je disais bien... tu as peur de rester seule avec moi.

GABRIELLE. — Chut.

Elle embrasse la main de Mme Darras. Jeanne entre.

Scène VI

LES MÊMES, JEANNE

GABRIELLE, prenant un ton gai. — Ah! voilà notre rayon de soleil. (Elle l'embrasse passionnément.) Dites bonjour à votre grand'mère, mademoiselle.

JEANNE. — Bonjour, grand'mère.

Mme DARRAS, l'embrassant. — Elle est un peu pâlotte, aujourd'hui.

GABRIELLE. — Elle a été agitée cette nuit. Oh! Un petit cauchemar. Elle s'est réveillée en criant.

Mme DARRAS, à Jeanne. — Eh bien, tu ne dis rien de me voir levée? C'est pourtant la première fois depuis deux mois.

JEANNE. — Oh! si, grand'mère, je suis bien contente que tu sois guérie.

Mme DARRAS. — A la bonne heure.

JEANNE. — Tu peux sortir maintenant?

Mme DARRAS. — Pas encore. (Le visage de Jeanne s'assombrit.) Mais je pourrai sortir, ne te tourmente pas. (A Gabrielle.) C'est vrai qu'elle est trop sensible.

JEANNE. — Dans combien de temps?

Mme DARRAS. — Mais je ne sais pas, dans huit jours, dix au plus tard.

JEANNE, dont le visage s'éclaire. — Alors, tu pourras venir à l'église, le jour de ma première communion, avec maman, Lucien et papa?

Mme DARRAS. — Oui, ma chérie. (A Gabrielle, à mi-voix.) Son père viendra?

GABRIELLE. — Je ne lui en ai pas parlé, mais cela va de soi.

Mme DARRAS. — Sera-t-elle gentille, en robe blanche? Tu sais que c'est moi qui te donne ton livre, ton chapelet et ton aumônière? Est-ce que M. l'abbé est satisfait d'elle?

GABRIELLE. — Oui. Elle vous fait honneur.

Mme DARRAS. — Je vais continuer mes leçons, alors. (A Jeanne.) Veux-tu que je te fasse réciter ton catéchisme?

GABRIELLE. — Plus tard, si vous permettez, avant le dîner.

Mme DARRAS. — Alors, va travailler, ma chérie. Ce soir, tu viendras m'apporter tes analyses.

JEANNE. — Oui, grand'mère.

GABRIELLE. — Je vais l'installer. Vous n'avez pas besoin de moi?

Mme DARRAS. — Non.

Scène VII

LES MÊMES, DARRAS

GABRIELLE. — Tiens, Albert! Tu es déjà revenu de la banque?

DARRAS. — Oui. Je n'ai rien eu à y faire ce matin. J'ai pu partir plus tôt. (Regardant sa femme et sur un ton significatif.) Je suis très content... tu me comprends... très content... (Se tournant vers sa mère.) et très content aussi de voir maman levée... On guérit dix fois plus vite quand on veut... et tu veux... Et vous, mademoiselle ma fille, bonjour. Vous n'êtes pas à votre travail. On vous gâte.

GABRIELLE. — Elle descendait faire son devoir d'arithmétique.

DARRAS. — Qu'elle y aille! Je lui ai préparé un petit problème. Si elle le résout, je lui ferai une surprise.

JEANNE. — Merci, papa.

GABRIELLE. — Je l'installe et je remonte.

Scène VIII

Mme DARRAS, DARRAS

Mme DARRAS. — Tu rentres bien tôt, ce matin! Tu as donc eu les renseignements que tu désires sur Mlle Planat?

DARRAS. — Comment, tu sais?...

Mme DARRAS. — Gabrielle m'a tout dit, elle est si inquiète! Ils sont bons, n'est-ce pas?

DARRAS. — Affreux! c'est une abominable coquine! Mais pourquoi Gabrielle a-t-elle été te parler de tout cela, à toi, une convalescente?

Mme DARRAS. — Tu ne la gronderas pas? C'est moi qui lui ai arraché ses confidences en la voyant malade d'anxiété!

DARRAS. — Mais non, je ne la gronderai pas. Quand je lui ai dit que j'étais très content tout à l'heure, c'est parce que je suis sûr que Lucien, avec les preuves que j'ai en main du passé de cette malheureuse...

Mme DARRAS. — Si ce n'était pas toi qui parles et si je ne connaissais pas ton esprit de scrupuleuse justice, jamais je ne croirais que cette jeune fille...

DARRAS. — Dis « cette fille ». C'est son vrai nom.

Mme DARRAS. — Ne sois pas dur. Rappelle-toi qu'elle m'a sauvée.

DARRAS. — Je me le rappelle. Et c'est pour ce motif que je ne l'exécuterai pas publiquement. Je ne raconterai même pas au docteur Louvet sa malpropre histoire, dont je t'épargne le détail, pour le même motif encore. Elle reviendra ici cet après-midi, puisque c'est entendu, pour la dernière fois. On la payera et tout sera dit. Quant à ces preuves, elles sont indiscutables Je connais Lucien: c'est une mauvaise tête, un caractère irascible, difficultueux, mais c'est mon fils spirituel. Je l'ai élevé et je lui ai fait une conscience qui ne transige pas. Il ne voudra plus revoir cette créature, et sa mère sera délivrée de cette anxiété, qui tourne, en effet, à la maladie, à moins... à moins qu'elle n'ait une autre cause de chagrin... Elle t'aime beaucoup, maman. Elle a passé des heures près de toi, durant ta pleurésie... vous avez longuement causé... Elle ne t'a rien dit qui puisse te donner l'idée qu'elle souffre?

Mme DARRAS. — Non. Mais, puisque tu m'en parles, c'est vrai, j'ai le sentiment qu'en dehors de cette inquiétude pour son fils, elle a quelque chose. Je le lui ai demandé.

DARRAS. — Qu'a-t-elle répondu?

Mme DARRAS. — Rien. J'ai vu qu'elle se dérobait, que je lui faisais mal.

DARRAS. — Moi aussi, j'en suis là. Je la sens si frémissante, que j'ai peur de tout pour elle. Depuis huit jours, je sais par Me Métivier, notre notaire commun, que son premier mari est très souffrant, en danger même. Croirais-tu que j'en suis encore à lui annoncer cette nouvelle qui a une grande importance à cause de son fils. J'ai tremblé, dans l'état où je la vois, de réveiller les douloureux souvenirs d'une époque pourtant bien finie et bien lointaine.

Mme DARRAS. — Qu'est-ce qu'il a, M. de Chambault?

DARRAS. — Une maladie de foie. Il meurt en alcoolique, après avoir vécu comme un débauché inutile et malfaisant. Triste échantillon de ces oisifs titrés, le reliquat de l'ancien régime, heureusement à jamais aboli.

Mme DARRAS. — Mais nous cherchons le motif de la mélancolie de Gabrielle, le voilà. Elle sait la maladie du père de Lucien. Elle ne t'en parle pas, par délicatesse. Tout ce qu'elle a subi dans le passé lui revient, et elle se demande si la passion de son fils pour Mlle Planat n'est pas le prélude d'une existence pareille à celle de son père. Toi, le premier, qui parles toujours d'hérédité...

DARRAS. — Tout l'effort de mon éducation a été de la combattre, cette hérédité, dans le fils de ce dégénéré. Notre personne morale est une conquête sur l'atavisme. Je suis sûr de Lucien, sa mère aussi. D'ailleurs... non.. Il y a une dizaine de jours que M. de Chambault est malade, et Gabrielle a changé depuis plusieurs semaines, depuis que...

Mme DARRAS. — Achève...

DARRAS, hésitant. — C'est très délicat.

Mme DARRAS, le fait asseoir près d'elle. — Voyons! à qui un fils parlerait-il, sinon à sa mère? C'est fait pour tout entendre, une vieille maman, pour tout comprendre.

DARRAS. — Eh bien, oui... mais d'abord, réponds-moi... Tu m'as toujours trouvé très tolérant, n'est-ce pas?

Mme DARRAS. — Oui, pourquoi?

DARRAS. — Dans les questions religieuses, t'ai-je jamais dit un mot qui blesse tes convictions intimes?

Mme DARRAS — Jamais.

DARRAS. — Quand tu as pris pour confesseur, l'an dernier, le père Euvrard, l'oratorien sécularisé, mon ancien camarade de Polytechnique, t'ai-je jamais fait une observation?

Mme DARRAS. — Aucune. Où veux-tu en arriver?

DARRAS. — Tu vas me comprendre. Cela m'a été pénible, pourtant, très pénible, de me rencontrer avec lui dans mon escalier. Un savant qui renie la science, pour moi, c'est l'ennemi.

Mme DARRAS. — Et tu ne m'en as rien dit? Il doit venir ce matin, d'un moment à l'autre.

DARRAS. — Sois tranquille. Je serai correct. Je ne me serais pas estimé, de t'en parler, pas plus que de manquer à la promesse que ma fille serait élevée religieusement.

Mme DARRAS. — Pourquoi touches-tu à ces questions, mon enfant?

DARRAS. — Pour que tu sentes bien que, dans ce que je vais te dire, il n'y a aucun fanatisme, aucun parti pris, et aussi, dans le cas où il m'échapperait une parole qui te fût pénible, afin que tu me la pardonnes, en sachant qu'elle n'est pas volontaire.

Mme DARRAS. — Tu n'avais pas besoin de toutes

ces précautions. Tu as toujours été pour moi le plus excellent des fils et, si j'ai pu moi-même souffrir de ce que tu avais perdu la foi, j'ai toujours été persuadée que le bon Dieu te la rendrait, à cause de ton absolue sincérité.

DARRAS. — Maintenant, je suis à mon aise pour te dire ce que je pense de Gabrielle. Elle a changé depuis que sa fille prépare sa première communion.

Mme DARRAS. — Quelle idée tu as là, mon pauvre ami!

DARRAS. — Ce n'est pas une idée, c'est une observation. Je connais ma femme. Si elle cessait d'être la libre penseuse que j'en ai faite, elle me le dirait. Mais c'est une sentimentale, une rêveuse. C'est ici que j'ai peur de te froisser. Eh bien, les doctrines, de vérité scientifique, auxquelles je l'ai initiée sont austères, sévères, froides. Les pompes religieuses parlent à l'imagination, elles! l'atmosphère des églises est pénétrante, caressante... exaltante. Une nostalgie de mysticisme, dangereuse jusqu'à être malsaine, oh! pour quelqu'un comme Gabrielle, qui ne croit pas, se dégage de ces vieilles pierres, associées à tant de souvenirs de la première enfance. J'ai peur qu'elle ne s'y soit laissé gagner. Il y a encore la piété de sa fille. Ce sont là des éléments d'exaltation, et qui ne sont pas bons. Qu'il vienne un ennui réel par là-dessus, comme l'affaire de Lucien, et nous voilà dans un état très voisin de la neurasthénie. Je crains que ce ne soit le cas.

Mme DARRAS. — Et tu en conclus?

DARRAS. — Que cette crise ne doit pas se prolonger. J'ai beaucoup hésité à t'en parler, mais tu m'y as aidé. J'ai à te demander une chose.

Mme DARRAS. — D'interroger Gabrielle?

DARRAS. — Non. Je l'interrogerai moi-même. Mais voici. Tu es guérie, le docteur Louvet m'a affirmé hier que, dans huit jours, tu pourrais, tu devrais sortir. La première communion de Jeanne est dans un mois. Je désire que tu te charges de la petite pendant toute cette période.

Mme DARRAS. — Tu empêcheras sa mère de la conduire au catéchisme?

DARRAS. — Je l'emmènerai loin de Paris. J'ai un prétexte. J'ai décidé que Lucien va faire un voyage autour du monde. Nous l'accompagnerons jusqu'en Italie. Nous reviendrons après la cérémonie et les deux crises seront passées.

Mme DARRAS — J'espère que tu réfléchiras avant d'imposer à une mère et à une fille une séparation dans une période si solennelle.

DARRAS. — La paix de mon ménage avant tout. C'est mon premier devoir de chef de famille.

Mme DARRAS — Mais si tu te trompes...

DARRAS. — Si je me trompe, je le saurai bien, et alors ce voyage sera en effet inutile. Mais je ne me trompe pas. C'est elle. Tu vas voir.

Scène IX

LES MÊMES, GABRIELLE

GABRIELLE. — J'ai installé Jeanne à son devoir d'arithmétique. (A son mari.) C'est à cause de toi que je ne lui ai pas donné congé ce matin. Je sais comme tu tiens à cette partie de son travail, mais elle est toute pâlotte, toute nerveuse. Sa grand'mère l'a remarqué. N'est-ce pas, maman, nous la surmenons.

DARRAS.— Il faut diminuer le catéchisme, voilà tout.

GABRIELLE, vivement. — C'est impossible. Et d'ailleurs, c'est l'étude qui l'intéresse le plus.

DARRAS. — Trop. Tu connais ma tolérance. J'en parlais tout à l'heure à maman, qui me rendait justice sur ce point.

Mme DARRAS. — C'est vrai.

DARRAS. — J'en ai encore donné une preuve nouvelle en tenant ma parole, et en laissant Jeanne recevoir une éducation religieuse. Je n'y ai d'ailleurs pas eu de mérite. Il y a dans la religion une part de morale qui lui est commune avec la vraie philosophie, et qui est excellente. Tout ce que je demande, c'est que l'on insiste surtout auprès d'elle sur cette partie morale et très peu sur la partie... sentimentale, qui peut la surexciter et produire du nervosisme morbide... Il y en a déjà un peu chez elle... C'est cela, cette pâleur et cette agitation que tu constates...

GABRIELLE. — Et moi, je te dis que ce sont ses autres études qui la fatiguent. Il n'y a pas que l'intelligence en nous, il y a le cœur. C'est notre vie, à nous autres femmes. Et Jeanne est déjà une petite femme. Morbides! ces émotions! Mais si tu y assistais! comme moi, jour par jour, heure par heure, tu verrais ce qu'elles font de cette jolie âme. Comme sa foi la purifie encore, elle déjà si pure! C'est une joie en elle, une lumière! Devant toi, elle ne se montre pas tout entière; on dirait qu'elle a comme une pudeur de ce miracle de perfection qu'elle sent s'accomplir en elle Le jour de la première communion, rien qu'à voir son visage, tu me donneras raison, tu ne regretteras pas d'avoir, en tenant ta parole, donné à ta fille la plus grande joie de son enfance et la plus noble.

DARRAS, bas à sa mère, montrant Gabrielle. — Eh bien? (Elle esquisse un geste d'assentiment. A Gabrielle.) Je ne la verrai pas.

GABRIELLE. — Comment? Tu ne nous accompagneras pas ce jour-là?

DARRAS. — Nous ne serons probablement pas à Paris, ni toi, ni moi.

GABRIELLE. — Que veux-tu dire?

DARRAS. — Tu n'as pas que ta fille au monde. Tu as ton fils. Il se peut que d'ici à quelques jours nous devions quitter Paris avec lui... Je n'ai pas le temps de t'expliquer pourquoi. Maman te le dira... J'ai apporté du bureau un travail pressé à expédier. Envoie-moi seulement Lucien, aussitôt qu'il arrivera. (Il sort.)

Scène X

Mme DARRAS, GABRIELLE

GABRIELLE. — Il vous a parlé? Il vous a dit les motifs de cette résolution subite? Comment lui est-elle venue?

Mme DARRAS. — Il croit, comme toi, que Lucien est vraiment amoureux de Mlle Planat. Il a, paraît-il, appris sur elle de quoi couper court à cette passion. Il chérit Lucien comme un fils et appréhende son chagrin. Il veut que vous l'aidiez à quitter Paris.

GABRIELLE. — Ces renseignements sont donc bien mauvais? Pourvu que Lucien ne lui en veuille pas de l'éclairer?... Mais est-ce une raison, si le pauvre enfant doit quitter Paris, pour que nous l'accompagnions? Au contraire... Non. Vous ne me dites pas toute la vérité. Il y a autre chose. Il y a ce que je sens venir depuis des semaines. Albert a horreur de cette première communion

de sa fille... La voilà, la vérité que vous savez comme moi, vous, sa mère. Vous êtes pieuse. Vous avez dû pourtant souffrir de la haine qu'il nourrit contre la religion. C'est cette haine qu'il veut satisfaire, en m'emmenant. Il est trop loyal pour revenir sur une parole donnée. Il est trop juste, trop humain, pour m'interdire d'assister à cette cérémonie. Oh! il est sincère, et pourtant ce n'est qu'un prétexte vis-à-vis de lui-même. Ah! je suis malheureuse!

Mme DARRAS. — Qu'il ne le sache à aucun prix! C'est alors qu'il haïrait vraiment la première communion de sa fille! Tu viens de toucher à un point très sensible de mon cœur et de ma vie. C'est vrai que son irréligion m'a beaucoup fait souffrir. Autrefois, quand il est venu me dire à dix-sept ans: « Je ne ferai pas mes pâques cette année, parce que je ne crois plus!... » Comme j'ai pleuré! Je lui a caché mes larmes. Quand vous vous êtes mariés, ce n'est pas seulement parce que tu étais charmante et qu'il t'aimait depuis longtemps (Gabrielle joint les mains.) que j'ai dit oui, à ce mariage hors de l'Eglise, c'est aussi pour garder tout son cœur. Il ne m'en a rien retiré. Il n'a jamais essayé de peser sur mes idées au nom des siennes. J'habite chez lui, je reçois sans cesse le père Euvrard, son ancien camarade. Il ne m'a jamais fait une observation. Imite ma conduite. S'il te demande de partir, pars. Ne fais pas surgir de conflit à propos de cette première communion de Jeanne, c'est la sagesse et c'est ton devoir.

GABRIELLE. — Ah! mon devoir! Je ne sais même plus où il est, mon devoir?

Mme DARRAS. — Le devoir d'une femme est de maintenir toujours la paix de son foyer.

GABRIELLE. — Même au prix d'un mensonge!... Je crois, ma mère, je crois!... Voilà le conflit qui me déchire... l'impossibilité de raconter à mon mari, à cet homme avec qui, pendant douze années, j'ai vécu dans la plus complète union de cœur et d'esprit, un travail de pensée dont je suis moi-même confondue et qui le désespérera, et la honte de lui mentir, de le laisser parler devant moi comme le libre penseur militant qu'il est, et de me taire, quand je suis redevenue catholique, par toutes les profondeurs de mon être.

Mme DARRAS. — Mes pauvres enfants! Je devrais me réjouir de ce retour à la foi. J'en suis épouvantée. Continue.

GABRIELLE. — Que puis-je ajouter? Je viens de vous dire que je ne me comprenais pas moi-même. Mon mari m'avait enlevé la foi, ma fille me l'a rendue. Il y a douze ans, quand il s'est agi de transformer ma séparation en divorce, tous les raisonnements d'Albert me semblaient évidents. J'avais été si misérable avec mon premier mari. J'étais si touchée de la fidélité de votre fils. Je n'ai plus vu que par ses yeux; j'ai voulu cesser de croire; car, au fond, je n'ai jamais été absolument tranquille. Et puis, quand Jeanne a dû aller au catéchisme, je l'y ai accompagnée dans cette petite chapelle souterraine de Saint-Sulpice, où j'étais venue à son âge. Je l'ai vue aussi fervente que je l'avais été. Est-ce mon enfance qui m'est remontée au cœur? Je vous répète que je ne sais pas. Jeanne priait. J'ai prié avec elle. Cela m'a prise d'abord comme un regret. Je me suis abandonnée à ce sentiment du passé qui nous fait aimer à revoir les endroits où nous habitions jeunes, à rencontrer des parents perdus de vue, d'anciens amis... Une heure est venue où j'ai compris que ce passé était le présent. J'ai senti Dieu, j'ai senti mon âme, j'ai cru. Vous savez tout... Mais ce que vous ne savez pas, c'est la torture que m'a infligée le silence sur ces émotions vis-à-vis d'Albert, mon remords quand il était là, de ne pas les avouer, ma honte presque de les éprouver... J'avais pris un parti. J'avais décidé de communier avec ma fille, le jour de sa première communion; Jeanne aurait été entre lui et moi. Il m'aurait comprise. Comment lui parler maintenant? Faut-il partir avec lui dans cette hypocrisie? Ou bien tout lui dire, au risque d'entendre de lui des paroles qu'il n'aurait tout de même pas osé prononcer ce jour-là, avec la vision de cet ange en blanc, recevant le même Dieu que j'aurais eu sur les lèvres?

Mme DARRAS. — Tu aurais fait cela? Mais c'était t'aliéner ton mari pour toujours. Il aurait vu dans cet acte préparé secrètement, à son insu, accompli publiquement, sous ses yeux, une bravade, un abus de confiance, pis encore, le résultat d'une intrigue de prêtre, un chantage. Ah! comme on a raison de dire qu'il y a une bénédiction de Dieu, même dans les malheurs! Cet intérêt de Lucien pour Mlle Planat, qui vous a tant préoccupés, aura eu du moins, l'avantage d'empêcher cet éclat. Non, non! Crois en ta vieille mère. Ton devoir n'est pas de te taire, il est de parler à ton mari, mais en temps voulu et avec prudence...

JULIETTE, entrant du fond. — M. l'abbé Euvrard demande si madame peut le recevoir.

Mme DARRAS. — Qu'il entre. Vous viendrez ensuite m'aider à regagner ma chambre. (Juliette sort. A Gabrielle.) Tu pourrais croire que mon désir d'épargner à Albert un chagrin me rend hésitante et tiède vis-à-vis de ton retour à la foi. Tu ne récuseras pas un prêtre. Celui-là surtout, un grand savant et un homme si bon! Il faut que tu le consultes.

GABRIELLE. — Sous ce toit! A deux pas de mon mari! En me cachant!

Mme DARRAS. — Tu es chez moi. Et c'est à cause de lui que je te demande de consulter le père Euvrard.

LE PÈRE EUVRARD, paraît, introduit par Juliette; il s'incline. — Mesdames!

Mme DARRAS. — Mon père, vous m'excuserez si je me retire quand vous arrivez. Je ne me sens pas très bien. Je vous laisse avec ma belle-fille. Elle a à vous demander pour quelqu'un l'appui de votre sagesse et de votre expérience. Ne le lui refusez pas.

Elle sort en s'appuyant sur Juliette.

Scène XI

GABRIELLE, LE PERE EUVRARD

Un silence.

LE PÈRE. — Mme Darras n'est pas plus souffrante, n'est-ce pas?

GABRIELLE. — Non!

LE PÈRE. — Quelle est cette personne au sujet de laquelle vous désirez me consulter, madame?

GABRIELLE. — Mon Dieu, monsieur, je n'étais pas préparée... Ma belle-mère m'a surprise... Mais c'est vrai... c'est mieux ainsi... Monsieur l'abbé, cette personne, c'est moi!

LE PÈRE. — Je suis très disposé à vous écouter, madame, comme madame votre belle-mère me l'a demandé, mais permettez-moi de vous poser, avant cet

entretien, auquel je n'étais pas préparé non plus, puisque je ne suis venu que pour elle, une question : M. Darras a-t-il autorisé cette conversation ?

GABRIELLE. — Non, puisque moi-même je ne m'attendais pas à vous parler.

LE PÈRE. — Vous engagez-vous à ce qu'elle lui soit rapportée intégralement ? (Geste de Gabrielle.) Si j'insiste, c'est que je connais les idées de votre mari. Je ne voudrais pas qu'il pût jamais penser que j'ai abusé de ma présence chez lui, comme confesseur de sa mère, pour exercer une influence occulte, en dehors de cette mission très particulière et très définie...

GABRIELLE. — Je ne peux pas prendre cet engagement ; c'est précisément sur un grave silence à l'égard de mon mari que ma belle-mère veut que je vous consulte. (Le Père fait un geste comme pour partir.) Ne vous retirez pas, monsieur l'abbé. Ne m'empêchez pas de vous parler... Un médecin n'a pas le droit de ne pas écouter une malade... Il ne s'agit pas d'une confidence coupable... Il s'agit de... mon retour... Voilà dix ans que je ne pratique plus... Je veux revenir à Dieu. Je veux me confesser. Je veux communier.

LE PÈRE. — Laissez-moi vous arrêter ici, madame. Je ne sais pas quel est le point précis sur lequel vous voulez me consulter ; mais, s'il suppose ce que vous venez de me dire, il est inutile que vous m'en parliez, car vous ne pouvez ni vous confesser, ni communier, étant comme vous l'êtes, hors de l'Eglise.

GABRIELLE. — C'est pour cela que je veux y rentrer. J'en ai tant besoin !

LE PÈRE. — Je me suis mal expliqué. Vous êtes hors de l'Eglise, non point parce que vous ne pratiquez pas depuis de nombreuses années, mais parce que vous êtes divorcée et remariée. Pour elle, votre premier mariage dure toujours.

GABRIELLE. — Ce n'est pas possible. Tout à l'heure, ma belle-mère...

LE PÈRE. — Mme Darras est comme beaucoup de catholiques, même excellentes, qui ne connaissent pas toutes les lois de l'Eglise. Cette loi-là est absolue

GABRIELLE. — Comment, monsieur l'abbé. Le jour de la première communion de ma fille, car elle va faire sa première communion, sa grand'mère a dû vous en parler... Ce jour-là, moi, sa mère, je ne pourrai pas obtenir de m'agenouiller auprès d'elle à la sainte table, de m'associer à son bonheur, à ses prières ! Et cela quand je n'ai rien à me reprocher que d'avoir, mariée misérablement, tenté de refaire ma vie avec un honnête homme ! Dieu ne peut pas vouloir cette cruauté. L'Evangile a dit : « Frappez, et l'on vous ouvrira » ; l'Evangile pardonne à la femme adultère et je n'en suis pas une. Je suis une honnête femme. Non, non, ce n'est pas possible !

LE PÈRE. — Lisez tout l'Evangile, madame, et vous y verrez, répétée dans les mêmes termes, que je n'ose pas vous dire, tant ils sont durs, et non pas dans un seul des évangélistes, mais dans tous, la même défense impérative pour l'homme et pour la femme, de contracter un second mariage du vivant de son conjoint. Ce n'est pas l'Eglise qui condamne le divorce, c'est Notre-Seigneur, c'est Dieu lui-même, et vous ne pouvez pas à la fois le recevoir à l'autel et rester en révolte contre lui.

GABRIELLE. — Rester ! Alors, si je vous comprends bien, pour que je puisse me confesser et communier, il faudrait que je quitte mon mari, que je brise ce second foyer. Mais alors la loi divine serait moins équitable, moins miséricordieuse que la loi humaine qui m'a permis de refaire mon existence ! Ah ! vous me rendez tous mes doutes. Les raisonnements de mon mari contre l'Eglise étaient donc vrais ? L'Eglise, c'est l'oppression, c'est l'obscurité d'esprit, c'est la prison.

LE PÈRE. — Ne parlez pas ainsi, madame ! Ne jugez pas Dieu, ce crime contre l'esprit, le seul qui ne soit pas pardonné. Reconnaissez plutôt sa miséricorde et son équité dans la grâce qu'il vous a faite de vous rendre la foi, justement parce que vous aviez été loyale et sincère, même dans la faute. Ayez le courage de reconnaître que cette loi humaine, dont vous avez profité est, tout au contraire, la loi dure, la loi inique. (Geste de Gabrielle.) Oui, dure, car sous son apparente bonté, elle sacrifie la famille, c'est-à-dire la société entière, à l'individu ; inique, car elle lui donne un faux bonheur que, tôt ou tard, il devra cruellement expier. Et vous-même, madame, pourquoi souffrez-vous maintenant, et depuis si longtemps ? Je le devine... Je devine que vous cachez cette renaissance de vie religieuse à votre mari. Vous vouliez m'interroger là-dessus, n'est-ce pas, pour savoir si vous devez ou non tout lui avouer ?

GABRIELLE. — Oui.

LE PÈRE. — Que cette épreuve est légère à côté de celles que j'ai vu d'autres ménages traverser, des ménages fondés comme le vôtre, à l'encontre de cette loi divine, qui est aussi, dans son apparente rigueur, une loi de sagesse et de préservation. J'ai vu des haines fratricides entre les enfants du premier et du second lit ; des pères et des mères, jugés et condamnés par leurs fils et par leurs filles ; ici, des heurts meurtriers entre un beau-père et son beau-fils ; là, entre la seconde femme et la fille du mari. J'ai vu des luttes horribles entre le premier mari et son ancienne femme, autour des maladies de leur enfant, ou, une fois grandi, de ses folies de jeune homme, si c'est un fils, de son mariage, si c'est une fille. Et toujours, et partout, l'autorité du père et de la mère détruite dès le premier conflit.

GABRIELLE, toute pâle. — Arrêtez-vous, mon Père ! Vous ne savez pas... Vous me faites trop de mal.

LE PÈRE. — Pardonnez-moi si j'ai touché à une plaie secrète, madame. Vous m'avez dit que vous vous adressiez à moi comme à un médecin. Il arrive au médecin de faire du mal en auscultant. Mais c'est pour essayer de soulager, s'il ne peut guérir. (Elle veut parler.) Ne m'interrompez pas. Je ne vous interrogerai plus. Vous avez semblé croire tout à l'heure que je vous conseillais d'abandonner votre foyer. Cela n'est pas. Vous avez une fille dont l'éducation religieuse serait compromise si vous quittiez votre maison. Je ne prendrai pas sur moi de vous donner un pareil conseil. L'approche des sacrements vous est défendue dans vos conditions actuelles d'existence. Il n'en est pas moins vrai que ces conditions comportent des devoirs. Remplir un devoir, c'est toujours, en un certain sens, mériter. Et mériter, c'est désarmer Dieu. Vous avez mérité, en étant la très honnête femme que vous êtes. Vous avez mérité, en donnant une éducation religieuse à votre fille. Vous mériterez chaque fois qu'ayant à subir une épreuve, surtout quand cette épreuve se rattachera à votre second mariage, vous l'offrirez à Dieu. Vous mériteriez enfin, en ayant le courage de déclarer votre foi à quelqu'un que je n'ai pas à nommer.

GABRIELLE. — Mon mari?

LE PÈRE. — Oui. D'ailleurs, votre première obligation, je termine comme j'ai commencé, c'est de lui rapporter textuellement la conversation que nous venons d'avoir.

GABRIELLE. — Je ne peux pas, mon Père. Je ne peux pas.

LE PÈRE. — Vous le pourrez. En tout cas, c'est la condition absolue pour que vous en ayez jamais une seconde avec moi sur ce sujet. Que Dieu vous garde, madame! (Il sort.)

Scène XII

GABRIELLE, seule, puis LUCIEN

GABRIELLE, à elle-même. — Des pères et des mères jugés et condamnés par leurs enfants! Des heurts meurtriers entre un beau-père et son beau-fils! Des luttes horribles! (Lucien entre.) Ah! te voilà, mon cher petit!

Elle l'embrasse passionnément.

LUCIEN. — Comme tu es émue! Que se passe-t-il?

GABRIELLE. — Tu as vu ton père?

LUCIEN. — Non. Pourquoi?

GABRIELLE. — Il faut que tu le voies. Il t'attend... Tu sais que je t'aime, n'est-ce pas?

LUCIEN. — Mais oui. Quelle question, maman?

GABRIELLE. — Et toi? Tu m'aimes?

LUCIEN. — Oh! maman!

GABRIELLE. — Tu nous aimes... ta sœur, ton père... ta grand'mère?...

LUCIEN, plus réservé. — Mais... oui.

GABRIELLE. — Ton père t'attend. Il a besoin de causer avec toi de choses sérieuses, très sérieuses.

LUCIEN. — Comme tu me dis cela! De quoi s'agit-il donc?

GABRIELLE. — Tu le sauras par lui. Promets-moi seulement que, pendant qu'il te parlera et quoi qu'il te dise, tu te souviendras qu'il est d'accord avec moi, ta mère, et qu'il ne souhaite, que nous ne souhaitons que ton bien. C'est son pas. Il monte. Il t'a entendu rentrer. Il aura eu peur que je ne t'avertisse.

LUCIEN. — Mais de quoi. Quelle est cette énigme?

GABRIELLE. — Je vous laisse... Pense à moi.

Elle l'embrasse et sort à droite, pendant que Darras entre par le fond.

Gabrielle. Le Père Euvrard.

SCÈNE XI. — Le Père : « *Remplir un devoir c'est toujours, en un certain sens, mériter.* »

Scène XIII

LUCIEN, DARRAS

DARRAS. — Ta mère ne t'a donc pas dit que je t'attendais dans mon cabinet?

LUCIEN. — Si. J'allais descendre.

DARRAS. — Nous pouvons causer ici. On ne nous dérangera pas.

LUCIEN. — Ici ou ailleurs, je suis à tes ordres. De quoi s'agit-il?

DARRAS.— D'un projet de voyage, tout simplement.

LUCIEN. — Pour moi?

DARRAS. — Pour toi. D'un beau voyage... Delaître t'est sympathique, n'est-ce pas?

LUCIEN. — Ton collègue au Grand Comptoir?

DARRAS. — Oui.

LUCIEN. — Il m'est sympathique. Mais pourquoi?

DARRAS. — Voici. Il est sur le point de faire une tournée d'inspection mondiale, comme on dit aujourd'hui. Il doit visiter nos succursales d'Italie d'abord, de Grèce, d'Asie Mineure, d'Egypte, des Indes, de Chine, du Japon, enfin, des Etats-Unis. C'est une absence d'un an. Il cherche un secrétaire, ou, pour mieux dire, un compagnon plus jeune. Je lui ai parlé de toi. Il t'accepte. Il m'a semblé que c'était là une occasion unique pour un futur diplomate de la nouvelle école, la bonne, celle qui doit représenter une république de travail, de paix et d'affaires. Tu achèveras ton droit à ton retour. Devant la nécessité d'une décision prompte — Delaître part dans six jours — je me suis quasi engagé pour toi.

LUCIEN. — Tu as eu tort. Préviens tout de suite M. Delaître qu'il cherche un autre compagnon.

DARRAS. — Tu refuses?

LUCIEN. — Oui.

DARRAS. — Je ne comprends pas.

LUCIEN. — Je vais m'expliquer. Ce voyage présente, en effet, un intérêt capital pour un futur diplomate.

DARRAS. — Eh bien?

LUCIEN. — Je ne serai pas diplomate. J'ai renoncé à l'idée de cette carrière.

DARRAS. — Tu m'avertis un peu tard. En général, quand un jeune homme se résout à une volte-face aussi totale dans sa vie, il consulte ses parents et surtout, quand, n'ayant pas sa fortune, il n'est pas encore indépendant.

LUCIEN. — C'est juste. J'aurais dû en parler à ma mère. Mon excuse est que je la voyais très tourmentée de grand'maman Darras. Je n'ai pas voulu lui donner d'autres préoccupations. D'ailleurs, mon parti n'est pris que de ces derniers jours.

DARRAS. — Et de quel côté entends-tu te diriger? Avec les principes que je te connais, je ne suppose pas que tu aies l'intention de mener une vie d'oisif et d'inutile.

LUCIEN. — Je veux me faire médecin.

DARRAS. — Médecin... légiste?... (Geste de Lucien.) C'est le prétexte que tu m'as donné toi-même de tes visites à l'hôpital... Mais soyons sérieux. Tu as vingt-trois ans... Tu n'as jamais montré aucune aptitude particulière pour les sciences. Tu en as manifesté, au contraire, beaucoup pour les études qui supposent de l'imagination, la littérature, l'histoire, les arts. Tu n'as pas le droit vis-à-vis de la société, et par caprice, de déserter un champ de travail ou tu as toutes les chances d'être un bon ouvrier, pour un autre où tu risques de n'être qu'un manœuvre.

LUCIEN. — Ce n'est pas un caprice. Je me suis éprouvé moi-même, toutes ces dernières semaines en suivant assidûment la clinique de Louvet, ainsi que les cours d'anatomie et de physiologie à la Faculté. J'ai constaté que les problèmes médicaux m'intéressaient passionnément. Je ne sais pas si, comme médecin, je resterai un simple manœuvre, mais, un manœuvre consciencieux, c'est ce que j'appelle, moi, un bon ouvrier. Le droit et la diplomatie, c'est de la parlote. La médecine, c'est de l'action. Je veux agir, et dans un sens où je sois sincère avec moi-même.

DARRAS. — Tu ne l'es pas. Oh! je ne dis pas que tu t'en rendes compte. On a de ces illusions d'optique intérieure, surtout à ton âge. Tu te donnes des raisons intellectuelles d'obéir à des impulsions sentimentales.

LUCIEN. — Explique-toi.

DARRAS. — Tu as beaucoup changé depuis ces derniers mois, mon enfant. Ta mère, que tu prétends ménager, l'a remarqué et, je peux te le dire, s'en est beaucoup inquiétée. Ce changement a coïncidé ici avec la présence d'une jeune fille, très intelligente, j'en conviens, très intéressante, au moins au premier abord. Voilà l'influence sentimentale à laquelle je faisais allusion. Je suis très franc avec toi, tu vois; sois-le avec moi. Ai-je raison?

LUCIEN. — Oui. A condition de renverser les termes dont tu t'es servi. Je me suis intéressé à la personne de Mlle Planat à cause de ses idées, et non à ses idées à cause de sa personne.

DARRAS. — Alors, Mlle Planat n'est pour toi... qu'une amie? Ta mère et moi, nous nous étions imaginé que tu en étais amoureux.

LUCIEN. — Vous vous êtes trompés. Je te donne ma parole d'honneur que nous n'avons jamais échangé une phrase qui ne fût d'un camarade d'études à un camarade d'études. Je m'étonne que tu t'en étonnes, avec les idées que je t'ai entendu si souvent proclamer sur l'égalité entre les sexes et la valeur de la femme comme personne morale.

DARRAS. — Toute la question est de savoir la valeur de la personne morale de Mlle Planat.

LUCIEN, vivement. — Peut-être en suis-je meilleur juge que toi. Tu l'as vue dans ses fonctions de garde-malade...

DARRAS. — Oh! toi, je sais que tu la vois beaucoup en dehors de chez nous. Tu vas la rejoindre tous les jours à son restaurant; vous allez ensemble à la bibliothèque de la Faculté, vous vous promenez au Jardin des Plantes.

LUCIEN. — Alors, tu nous fais espionner?

DARRAS. — Je veille sur toi comme un père veille sur son fils. Voyons, me crois-tu capable de mentir, Lucien?

LUCIEN. — Non.

DARRAS. — M'as-tu jamais vu céder à un préjugé, me conduire autrement que d'après la justice et la vérité?

LUCIEN. — Non.

DARRAS. — Souviens-toi de cela en m'écoutant. Ta mère était inquiète à ton sujet. Je te voyais soumis à une influence dont je ne discuterai pas avec toi le caractère, mais très sérieuse, puisque tu ne parles aujourd'hui de rien moins que de modifier ta vie. Mon devoir était, vis-à-vis de ta mère et vis-à-vis de toi, de savoir qui était vraiment la personne dont tu subissais ainsi la suggestion. Je me suis donc renseigné sur Mlle Planat, ce que tu n'as

certainement pas fait. J'ai su de quelle famille elle était, de quel pays.

LUCIEN. — Moi aussi. Elle est de Clermont, où elle a été élevée par son oncle, un professeur du lycée, aujourd'hui retraité.

DARRAS. — Et sais-tu aussi pourquoi cet oncle et elle ont cessé tout rapport?

LUCIEN. — Je n'aurais qu'à le lui demander. Je le saurais ce soir.

DARRAS. — Ce n'est pas sûr.

LUCIEN. — Qu'entends-tu insinuer?

DARRAS. — Je n'insinue rien. Voici des faits. Mlle Planat a quitté Clermont, il y a cinq ans, après avoir passé brillamment ses examens. Elle est allée habiter à Paris, où elle a commencé par vivre maritalement, tu m'entends? avec un étudiant en lettres, ancien élève de son oncle, comme elle, venu de Clermont avec elle, et dont elle a eu un enfant.

LUCIEN. — Quand on avance, sur une femme, de pareilles infamies, il faut en avoir des preuves bien certaines. Tu les as?

DARRAS. — J'ai les rapports d'un agent dont je ne peux pas douter.

LUCIEN. — Ainsi, voilà une jeune fille pauvre, qui n'a rien au monde que son travail et sa réputation. Elle vient chez toi. Tu la vois, pendant deux mois, déployer au chevet de ta mère un dévouement qui ne s'est jamais lassé, un talent qui prouve des années d'un admirable labeur. Et, quand elle te l'a sauvée, ta mère, pour l'en remercier, tu la livres en proie aux calomnies d'un policier que tu payes et qui s'acquitte de cet ignoble marché, en te servant ce que tu désires. Que tu les acceptes, ces calomnies, sans les vérifier, c'est affaire entre toi et ta conscience. Mais Mlle Planat est mon amie, à moi. Si l'on te racontait que ce Delaître, dont tu viens me parler, a fait un faux, tu répondrais: non, ce n'est pas vrai, je ne vous permets pas de dire cela de mon ami. Eh bien, c'est ce que je te dis: ce n'est pas vrai, et je ne te permets pas de parler ainsi de Mlle Planat.

DARRAS. — Et moi, je ne te permets pas... (Se dominant.) Non, je veux être juste. Ton cri est tout naturel... Il te fait honneur... Si l'on me disait que Delaître a commis un faux, je répondrais: non, parce que je le connais depuis vingt ans, et, si son accusateur était un homme dont je ne puisse pas plus douter que tu ne peux douter de moi, eh bien, je vérifierais cette accusation. Je vais te donner les moyens de le faire. Le jeune homme qui m'a été dénoncé comme ayant vécu avec Mlle Planat, s'appelle Méjan. C'est un beau parleur du quartier latin. Il te sera facile de le retrouver dans les cafés où il fréquente, et où elle ne va sans doute plus de peur de le rencontrer. L'enfant s'appelle Claude. Il est élevé à la campagne, à Moret, chez M. et Mme Bonnet, d'anciens domestiques retirés, où sa mère va le voir tous les huit jours. Fais ton enquête, toi aussi.

LUCIEN. — C'est toi qui me donnes un pareil conseil, toi, toi qui m'as appris qu'aucune fin, quelle qu'elle fût, ne justifiait l'emploi de moyens infâmes, c'est toi qui condamnes une accusée sans l'avoir entendue! C'est abominable! abominable! abominable! Je ne te reconnais pas.

DARRAS. — Pardon. Je ne condamne pas Mlle Planat. Je suis chef de famille. Je la reçois chez moi. Un des miens est abusé par elle. Je l'éclaire. C'est mon droit. C'est mon devoir. J'oublie si peu les services qu'elle a rendus ici que je l'ai laissée revenir et que le professeur Louvet ne saura rien de ce que je sais, entends-tu? de ce que je sais

LUCIEN. — Tu ne sais rien. Je t'en fournirai la preuve. Et pour l'avoir, cette preuve, je ne m'abaisserai pas comme toi à des procédés répugnants. Je vais de ce pas chez Mlle Planat. Si dur que ce soit, je lui parlerai. A nous deux, nous te démontrerons que tes espions t'ont menti et il faudra bien que tu rétractes tes calomnies. Et tu lui en feras tes excuses, à elle, oui, à elle, ou je ne te reverrai de ma vie.

DARRAS. — Tais-toi! J'en ai trop supporté. Mais va. Cherche-les, tes preuves. Je sais trop ce que tu trouveras. Et c'est toi qui reviendras me faire tes excuses d'avoir oublié que je suis le mari de ta mère.

LUCIEN. — Le mari de ma mère! Je ne l'oublie pas, non, je ne l'oublie pas, et je te défends de toucher à cette autre plaie, si tu ne veux pas qu'il se prononce entre nous des paroles irréparables.

DARRAS, seul, après un geste de colère. — Ah! l'ingrat! l'ingrat! Mais je l'ai sauvé. Il n'était que temps.

RIDEAU

Darras Lucien.

Berthe. Lucien.

SCÈNE II. — Berthe : « *Je ne reconnais pas avoir commis une faute...* »

ACTE II

Le cabinet de travail de Darras. La porte du fond, à gauche, donne sur un petit salon.

Scène première

LUCIEN, JOSEPH

La scène, au lever du rideau, reste quelques secondes vide. Puis on entend frapper à la porte du fond. Lucien entre.

LUCIEN. — Personne?... Ah! Tant mieux! (Il sonne. Un domestique paraît.) Joseph, mon père est sorti?

JOSEPH. — Monsieur a dû aller à la banque.

LUCIEN. — Mlle Planat est-elle encore là-haut?

JOSEPH. — Je ne sais pas, monsieur Lucien.

LUCIEN. — Montez chez ma grand'mère, et, si Mlle Planat n'est pas partie, priez-la de s'arrêter chez M. Darras en redescendant. Vous la ferez entrer ici.

JOSEPH. — Bien, monsieur.

Il sort. Silence. Lucien reste assis, la tête dans les mains. Berthe arrive.

Scène II

LUCIEN, BERTHE

BERTHE. — Comment! M. Darras n'est pas là?

LUCIEN. — Pardon. Je vous ai fait demander au nom de mon beau-père. J'ai pensé qu'ainsi vous viendriez tout de suite. Et j'avais besoin de vous voir à tout prix.

BERTHE. — Voilà un procédé qui ne vous ressemble pas. Pourquoi ne pas agir simplement? Vous n'aviez qu'à monter chez votre grand'mère, comme ce matin.

LUCIEN. — Ce matin! Il s'est passé bien des choses depuis ce matin. Voilà cinq heures que je vous cherche. Si j'avais su l'adresse du malade que Louvet a opéré aujourd'hui avec vous, j'y serais allé.

BERTHE. — Vous m'y auriez trouvée, en effet, et très mécontente, si vous y étiez venu. Mais je vous gronderai plus tard. Je devine déjà l'acte irréfléchi qui vous a mis dans cet état. Vous n'avez pas suivi mes conseils. Vous avez avoué à votre beau-père votre projet de quitter le droit, et vous n'avez pas songé que les vôtres pourraient m'en rendre responsable. Je m'explique maintenant la froideur de l'adieu de votre grand'mère.

LUCIEN. — Mon beau-père a parlé à sa mère aussi! Raison de plus pour que j'aie avec vous cette explication, tout de suite, ici même... Ah! que c'est difficile ! Voyons... vous connaissez-vous des ennemis?

BERTHE. — Si humble que l'on soit on en a toujours. Cependant je n'imagine pas que les miens pensent beaucoup à moi.

LUCIEN. — Ils font mieux que de penser à vous. Ils agissent. Mon beau-père s'est inquiété de nos relations. Il nous a rencontrés. Il a su que nous

nous voyions beaucoup. Il a fait prendre des renseignements sur vous.

BERTHE, à elle-même. — J'aurais dû prévoir que cela finirait ainsi.

LUCIEN. — Il a employé un de ces agents interlopes au service des banques. Et alors...

BERTHE. — Et alors cet homme a recueilli de mauvais propos qu'il a rapportés à votre beau-père et que votre beau-père vous a répétés? Je ne veux pas que vous me les redisiez. Adieu.

Elle veut partir.

LUCIEN. — Je ne vous laisserai pas partir ainsi.

BERTHE, nerveuse. — Vous ne m'obligerez pas à écouter des accusations qui ne peuvent que m'être très douloureuses, du moment qu'à vous-même elles ont été si pénibles. Pour avoir le droit d'accuser, il faut avoir le droit de juger. Ces deux droits, je les refuse, et à M. Darras, et à vous, Lucien : à M. Darras, parce que je ne suis chez lui que l'aide du docteur Louvet; à vous, parce que je n'ai été, ne suis et ne serai jamais que votre camarade. Nous avons un pacte passé entre nous. Observez-le.

LUCIEN. — Je ne peux plus. Je pouvais, avant cette conversation avec mon beau-père. Je vous donnais ce nom de camarade et j'étais de bonne foi. Je me trompais. On n'éprouve pas, à l'occasion d'une camarade la douleur qui m'a déchiré quand mon beau-père m'a parlé de vous et qu'il m'a dit... Je vous le redirai, ce qu'il m'a dit. Mais je ne pourrai plus le revoir jamais... jamais, vous m'entendez; s'il ne se rétracte pas. Il n'y a que vous qui puissiez me donner les moyens de le convaincre qu'il a été abusé. Et moi? N'aurez-vous pas pitié de moi? Songez que l'on m'a souillé votre image et cela me fait trop de mal... (En un cri.) parce que... parce que... Ah! Je me perds... Tant pis! Parce que je vous aime! (Il lui a pris la main.) Ah! Comme je l'ai senti, là, tout de suite, quand on vous a attaquée devant moi sans que je puisse vous défendre! (Elle retire sa main.) C'est une douleur d'agonie! Par charité, délivrez-m'en!

BERTHE. — Cette heure aussi devait venir! Et dire que je l'ai su dès le premier moment! Oui, je savais que, si j'entrais dans votre vie, ce serait pour vous faire souffrir, et pour m'enlever à moi-même cette paix enfin reconquise! (Il sanglote.) Vous voir ainsi! Et en être la cause!

LUCIEN. — Vous me plaignez! Vous souffrez de ma souffrance? (Elle pleure.) Vous pleurez? Berthe, vous non plus, vous ne seriez pas émue comme vous l'êtes, si je n'étais pour vous qu'un camarade. Osez regarder dans votre cœur comme j'ai regardé dans le mien. Osez y lire que vous m'aimez. Car vous m'aimez; vous m'aimez! Je le sais, je le sens, je le vois.

Il veut la prendre dans ses bras.

BERTHE. — Ah non! non! non! Je ne veux pas! Je ne veux pas vous aimer. Je ne vous aime pas!

LUCIEN. — Que vous le vouliez ou non, cela est! Vous m'aimez et je vous aime. Rien au monde ne pourra m'empêcher d'aller avec vous jusqu'au bout de cette passion.

BERTHE. — Même si votre beau-père vous a dit vrai?

LUCIEN. — Ce n'est pas possible qu'il ait dit vrai. Je comprends, vous iriez jusqu'à vous calomnier vous-même pour m'empêcher de vous aimer! A quoi bon?

BERTHE. — Tout ce que votre beau-père vous a dit est vrai.

LUCIEN. — Mais vous ne savez pas ce qu'il m'a dit.

BERTHE. — Je vais vous le répéter. Ce sera la preuve que je ne mens pas. Et puis, si certains mots doivent être prononcés entre nous, j'aime mieux les avoir prononcés, moi, et ne pas les entendre de votre bouche. C'est moi qui vais vous interroger et vous qui allez me répondre!... M. Darras vous a dit que j'avais un passé?

LUCIEN. — Oui.

BERTHE. — Que j'avais un enfant?

LUCIEN. — Oui.

BERTHE. — Que c'était le motif de ma rupture avec ma famille?

LUCIEN. — Oui.

BERTHE. — Tout cela est vrai. J'ai un enfant. Vous voyez bien que tout à l'heure vous auriez dû me laisser partir, Lucien. Adieu.

Elle va pour s'en aller.

LUCIEN, lui barrant le chemin. — Eh bien! Non. Nous ne nous quitterons pas sur cette hideuse confession. En l'écoutant j'ai cru que j'allais mourir. Vous vous êtes donnée! Vous! Vous!! Ne partez pas; vous, loin, je me tuerais. Ce que j'aimais en vous c'était l'idéal de ma jeunesse, une conscience intransigeante, une intelligence d'élite, incarnée dans un être toute grâce, toute beauté; et derrière ces adorables apparences, un infâme secret! Expliquez-moi! Faites-moi comprendre! Défendez-vous!

BERTHE. — Je n'ai pas à me défendre. Je le savais que, vous aussi, quand vous sauriez la vérité, vous ne verriez plus en moi qu'une fille tombée. Voilà pourquoi je ne voulais pas qu'il y eût jamais entre nous des relations de cœur à cœur. Elles ne pouvaient s'établir qu'à une condition, c'est que je vous eusse parlé. Et vous parler, c'était provoquer de votre part ces paroles de mépris, contre lesquelles je ne peux pas ne pas me révolter. Oui, même à cette minute, où je vous plains pourtant de tout mon cœur, je me désespère de ce qui a été, à cause de vous; mais je vous le répète, je n'ai pas à me défendre. Je me suis donnée, c'est vrai. J'ai un enfant, c'est vrai; mais ma conscience ne me reproche rien.

LUCIEN. — Oui, parlez, c'est tout ce que je vous demande, de vous justifier. Voyons, vous étiez seule à Paris; vous avez été séduite et abandonnée, une fois mère, vous vous êtes réhabilitée en travaillant pour votre enfant. Dites-moi cela, je souffrirai le martyre; du moins, je pourrai, je peux vous estimer. Il y a des rachats de fautes plus beaux que la vertu même

BERTHE. — Votre générosité me touche, Lucien, mais je ne l'accepte pas. Pour se racheter, il faut avoir commis une faute, vous dites bien, et je ne reconnais pas avoir commis une faute. C'est, sans doute, la dernière conversation que nous aurons eue ensemble. Vous me connaîtrez telle que je suis. J'ai été une femme abandonnée, je n'ai pas été une femme séduite. Je n'ai pas été la fille solitaire et faible que vous excuseriez. Ce qui est arrivé est arrivé parce que je l'ai voulu, dans ma pleine responsabilité, au nom des principes que j'avais alors, et que j'ai toujours. Il n'y a pas eu deux Berthe Planat, il n'y en a eu qu'une. Elle a pu être bien malheureuse, elle pourra l'être davantage, mais le malheur n'est pas le remords, et elle a le droit de n'avoir pas de remords, n'ayant jamais rien fait qui ne fût dans la logique de ses principes. (Geste de Lucien. Désespérée.)

Ah! comment montrer le fond de son âme!... Parleriez-vous de faute, de rachat, de réhabilitation à une femme que son mari aurait délaissée, oui ou non?

LUCIEN, étonné. — Non... mais...

BERTHE. — Oui ou non, quand nous causions ensemble profondément, avons-nous admis que la vérité, pour le mariage, c'était l'union libre, fondée sur la bonne foi de deux êtres, établissant le foyer en dehors du code, aussi bien que du dogme? Si vous croyez cela, comme je le crois, sachez que mon histoire tient là, tout entière. J'ai voulu fonder un foyer libre avec quelqu'un que j'ai cru sincère et qui ne l'était pas. J'ai commis une erreur de diagnostic, comme on dit dans mon métier. Les conséquences en auront été lamentables. Je mourrai avant d'avouer qu'elles sont honteuses. (Avec désespoir.) Mais jamais personne ne me comprendra. Personne ne me croira.

LUCIEN. — Si, moi. Achevez: cet homme s'appelait Méjan, n'est-ce pas?

BERTHE. — Oui.

LUCIEN. — Où l'avez-vous connu?

BERTHE. — A Clermont, chez mon oncle.

LUCIEN. — Alors, il était étudiant avec vous là-bas?

BERTHE. — Oui, en lettres.

LUCIEN. — Et vous vous êtes sauvée de chez votre oncle avec lui?

BERTHE. — Ne cherchez pas un roman d'amour là où il n'y a eu qu'un drame d'idées, chez moi, du moins. Cet homme était intelligent, éloquent. Il professait les théories du socialisme intégral, qui était ma religion d'alors, qui l'est encore. J'ai vu dans ce garçon un entraîneur de foules, un chef pour la révolution qui venait... Cela semble insensé qu'au vingtième siècle une jeune fille si instruite puisse être si naïve. Je l'ai été. Je n'ai pas seulement cru à son amour, j'ai cru, en acceptant de vivre avec lui, qu'il m'épousait pour toujours, afin de m'associer à une œuvre sublime de justice et de réforme... Après trois mois, il me laissait là, enceinte, pour vivre avec une fille du quartier latin. Quand je vous disais que cette histoire était lamentable!

LUCIEN. — Tout s'éclaire maintenant! Vos silences, que je ne m'expliquais pas, ce retrait de votre être devant les choses de l'imagination, et de la passion... vos mélancolies... jusqu'à ces absences, quand, du samedi au lundi, vous disparaissiez. Vous alliez voir votre fils à Moret.

BERTHE. — M. Darras vous a dit cela aussi? Comme il m'a traquée! Cet espionnage aura du moins servi à vous prouver qu'il n'y avait rien dans ma vie que ce que vous savez maintenant.

LUCIEN. — Je n'avais pas besoin de cette preuve. Tout de même, il faut que je vous demande pardon, pour mon beau-père, de cette inquisition, et pardon aussi pour moi des mots que j'ai prononcés tout à l'heure. Vous avez tant souffert, et j'y ai ajouté!...

BERTHE. — Ne parlez pas ainsi. Vous venez de me donner, dans cet entretien, auquel je n'aurais pas cru possible de survivre, une telle douceur, je dirais une telle joie, si nos cœurs ne s'étaient tant meurtris l'un l'autre. Pensez que, depuis ces cinq ans, j'avais renoncé à être jamais jugée de mon point de vue! Je m'étais tant habituée à me considérer comme seule au monde. L'indignation de mon oncle et de ses amis m'avait tant prouvé de quel mépris tous les hommes, même ceux qui se disent les plus libres de préjugés, accablent une fille qui a été mère hors du mariage!... Et vous, vous croyez à ma bonne foi, vous croyez en moi! Ah! merci! merci! J'emporterai ce réconfort dans la solitude où je vais rentrer!... Cette minute m'a payée de ces cinq années! Oui, merci!

LUCIEN. — Pourquoi parlez-vous de solitude? Croyez-vous que vous allez sortir de ma vie, maintenant, et moi de la vôtre? Croyez-vous que deux êtres puissent se séparer, quand ils se sont parlé comme nous nous sommes parlé? Nierez-vous encore que vous m'aimez?

BERTHE. — Non. C'est précisément à cause de cela que tout est fini entre nous.

LUCIEN. — Vous voulez dire que tout commence.

BERTHE. — Non, Lucien. Je n'aurais rien appris à l'hôpital si je ne savais pas qu'il faut accepter le fait. Et le fait, c'est que maintenant nous ne pouvons plus être des amis.

LUCIEN. — Et si je vous demandais d'être ma femme? (Elle veut l'interrompre.) Ayons le courage de notre logique, de notre vérité. Puisque je vous crois, comment puis-je vous considérer? Comme une épouse dont un indigne époux a délaissé le foyer? Ce sont vos propres paroles... Pour moi, pour vous, vous êtes cela, ou une affreuse comédienne. Et vous êtes cela. Mais il faut que vous le soyez pour tous. Ce que je pense, il faut que les autres le pensent. Ce que je sais, il faut qu'ils le sachent. Pour un homme, dans notre société, épouser une femme, c'est déclarer à tous qu'il a foi en elle, qu'il ne permet pas qu'on doute d'elle. Voilà pourquoi, Berthe, je vous demande d'accepter d'être ma femme.

BERTHE. — Votre femme? Comme vous m'aimez! Comme vous m'aimez! Mais non, Lucien, non, je n'accepte pas d'être votre femme. Je ne l'accepterai jamais.

LUCIEN. — Je saurai bien triompher de vos scrupules.

BERTHE. — Ce ne sont pas des scrupules. C'est mon passé qui m'interdit de raisonner comme vous. C'est mon enfant. C'est mon affection pour vous et mon souci de votre avenir.

LUCIEN. — Votre passé? Mais c'est pour avoir le droit de le défendre, encore une fois, que je veux que vous portiez mon nom. Votre enfant? Mais je veux lui servir de père. Mon avenir? Vous craignez de me séparer des miens? Mais, quand mon beau-père saura tout ce que je sais, il vous jugera comme je vous juge. Le principe absolu qui le domine, c'est le respect de la conscience individuelle. Au nom de quoi voulez-vous qu'il me dise: Tu n'épouseras pas cette femme? Il va rentrer. J'aurai avec lui cette explication tout de suite.

BERTHE. — Vous voulez parler à votre beau-père maintenant, dans l'état où vous êtes?

LUCIEN. — Voudriez-vous donc que je le laisse une minute de plus avoir de vous cette ignoble opinion?

BERTHE. — Vous ne la lui ôterez pas. Et ce sera la rupture entre vous — irréparable — et à cause de moi. Je vous en supplie. Attendez à demain.

LUCIEN. — Je ne peux pas. (Voyant entrer Gabrielle.) D'ailleurs, c'est trop tard. Ma mère!

Scène III

LES MÊMES, GABRIELLE

GABRIELLE. — Mademoiselle! Partez! Je vous en supplie. Mon mari va venir. Il ne faut pas qu'il vous

trouve ici. Il n'aurait pas la même indulgence que moi, qui vous ai laissée en tête à tête avec mon fils, dans cet endroit, le dernier, pourtant, où vous auriez dû être.

LUCIEN. — Pardon, maman. C'est moi qui ai fait venir Mlle Planat ici. Tu sais que je lui devais de provoquer, de sa part, une explication; et je pouvais difficilement la recevoir ailleurs. Elle a cru que c'était mon beau-père qui la demandait. Si quelqu'un est fautif, c'est moi.

GABRIELLE. — Laissons cela. Je te dis que ton père va rentrer. Je l'ai vu qui descendait de voiture devant la porte, et je suis accourue. Tu sais, toi aussi, que Mlle Planat et lui ne peuvent pas se rencontrer.

LUCIEN. — Et pourquoi? Mlle Planat peut rencontrer et regarder en face tout le monde. Et je suis heureux, venant de causer avec elle, de l'affirmer devant elle et devant toi.

BERTHE. — Je me retire, madame. M. votre fils vient de vous dire dans quelles conditions je suis venue ici causer avec lui. Il me ferait cruellement regretter cet entretien, s'il ne se conformait pas au désir que je lui exprimais, lorsque vous êtes entrée, et que je lui demande de vous répéter. Je prends congé de vous, madame.

Elle s'incline et sort.

Scène IV

GABRIELLE, LUCIEN

GABRIELLE. — Que veut-elle dire? Qu'exige-t-elle de toi? Je sais comment vous vous êtes quittés, toi et ton père, ce matin. Mais il est prêt à te pardonner. N'écoute pas cette femme, Lucien. Elle nous a déjà fait tant de mal! Ecoute ta mère, écoute ton cœur.

LUCIEN. — Comme tu la connais peu! Ce qu'elle exigeait de moi, quand tu es entrée, c'était de ne pas avoir, avec mon père, un entretien immédiat. Tu vois. Elle craignait un choc entre nous. Et elle voulait l'éviter. A qui? A toi! Et tu l'as presque insultée tout à l'heure.

GABRIELLE. — Alors, tu la crois innocente? Mais les renseignements...

LUCIEN. — Je vais m'en expliquer avec mon père.

GABRIELLE. — Explique-toi plutôt avec moi, d'abord. Fais ce que Mlle Planat t'a demandé, puisque tu crois en elle. Viens.

LUCIEN. — Rassure-toi. Nous ne nous parlerons pas vivement, mon père et moi. Quand j'aurai causé avec lui, ayant les idées qu'il a, il pensera ce que je pense sur cette jeune fille, aussi noble de cœur et d'esprit qu'elle a été malheureuse.

GABRIELLE. — Tu le verras plus tard. Laisse-moi le préparer.

LUCIEN. — A quoi? Puisqu'il t'a dit sur quelles paroles nous nous étions quittés, tu sais que je lui dois des excuses. Je suis prêt à les lui faire, et le plus tôt sera le mieux. Mlle Planat et lui se croisent en ce moment dans l'escalier. Sachant que je suis à la maison, il ne doutera pas que je ne l'aie vue. Reculer notre entretien, ce serait paraître embarrassé de la justifier. C'est un affront que je ne lui infligerai pas. Elle n'en a que trop subi déjà!

GABRIELLE. — Eh bien, je resterai avec vous.

LUCIEN. — Ne fais pas cela, maman. Pour que cette conversation entre mon père et moi soit vraiment calme, il faut que nous la maintenions dans le domaine des idées. Toi présente, nous serions dans l'émotion. Regarde, je suis bien maître de moi; toi entre nous, je ne le serais plus. Ah! tu me forces à te dire des choses que tu devrais pourtant deviner... Quand tu es là, je sens trop qu'il n'est pas mon vrai père.

GABRIELLE. — Quel mot! Je ferai ce que tu veux!

Elle sort par la porte du fond, à gauche.

Scène V

LUCIEN, DARRAS

DARRAS. — Joseph m'a dit que tu étais là, Lucien. Je suppose donc que tu m'attendais. Je viens de rencontrer Mlle Planat, je suppose donc aussi que vous avez eu une explication à la suite de laquelle tu désires reprendre notre conversation de ce matin.

LUCIEN. — C'est exact.

DARRAS. — J'aurais peut-être le droit d'exiger d'abord que tu m'exprimes des regrets. Tu m'as bien mal quitté, mon ami; mais le simple fait de ta présence équivaut à toutes les excuses. N'en parlons plus, et viens m'embrasser.

Il lui tend les bras.

LUCIEN sans répondre à ce geste. — Parlons-en, au contraire. Ces excuses, je veux te les avoir faites, et je te les fais. Je regrette les mots qui me sont échappés; je n'ai pas été juste. Je devais, te connaissant, penser que tu me parlais d'après ta conscience, et, malgré la peine que tu pouvais me faire, j'ai mal agi en ne respectant pas le sentiment qui te dictait ta conduite.

DARRAS. — C'est ta raison qui me rend justice. J'aurais mieux aimé que ce fût ton cœur. Je ne t'en remercie pas moins. Et maintenant, tu as causé avec Mlle Planat? Lui as-tu soumis les faits que je t'avais communiqués?

LUCIEN. — J'ai répété à Mlle Planat tout ce que tu m'avais dit, comme tu me l'avais dit.

DARRAS. — Eh bien?

LUCIEN. — Tu avais été bien renseigné. Mlle Planat a en effet vécu, il y a cinq ans, avec un étudiant en lettres du nom de Méjan. Elle a eu de lui un enfant, qui est élevé à Moret par ses soins. C'est la cause de sa brouille avec sa famille. Je n'ai pas eu besoin de l'interroger. Elle-même a devancé mes questions. Elle-même, au premier mot, m'a déclaré: c'est vrai!... Elle aurait pu nier. Je l'aurais crue. Pas un instant elle n'en a seulement eu l'idée. Note bien cela, je te prie.

DARRAS. — Tu lui sais gré de cette franchise, et tu as raison. Il est juste de toujours faire crédit à une créature humaine et d'interpréter ses actes dans le sens le plus favorable. Je rends un peu d'estime, moi aussi, à cette personne, pour la sincérité de cet aveu, un peu tardif. Elle aurait dû parler plus tôt, non pas à nous, qui n'avions rien à voir dans son passé, mais à toi, dont elle faisait son ami.

LUCIEN. — Et pourquoi m'eût-elle parlé? Je t'ai déjà dit que nous n'avions jamais eu que des rapports de camarade à camarade. Je ne lui ai jamais fait la cour, même de la façon la plus légère. Elle m'avait averti dès le début que, le jour où je me départirais de cette attitude, elle ne me connaîtrait plus. Cet engagement passé entre nous deux, nous l'avons tenu jusqu'à aujourd'hui. Elle n'avait donc

Darras. Lucien.

SCÈNE V. — Lucien : « *Je regrette les mots qui me sont échappés; je n'ai pas été juste.* »

pas à me faire une confession de femme que le camarade n'avait pas à recevoir.

DARRAS. — Ne jouons pas sur les mots. Camarades ou non, vous étiez tellement liés qu'à cause d'elle tu voulais changer de carrière.

LUCIEN. — Elle était la première à s'y opposer. Si j'insiste, c'est que nous rassemblons des documents sur elle et que la nuance de ses relations avec moi en est un, et très important, puisqu'il est indiscutable... Tu viens toi-même de dire qu'un caractère doit être jugé favorablement jusqu'à preuve du contraire. *A fortiori,* faut-il tenir compte à une personne des qualités qu'elle a montrées réellement. Est-ce juste? Réponds-moi.

DARRAS. — C'est évident. Mais où veux-tu en venir? Je te connais, Lucien; je peux dire que, moralement, je t'ai fait. Tu es l'honneur même. Des hommes comme toi, on peut les tromper, les égarer; on ne peut pas les pervertir. Que Mlle Planat ait conservé, dans sa déchéance, certaines qualités... de travail, j'en ai eu les preuves; de tenue, je le veux bien. Je veux même que cette tenue ne soit pas une hypocrisie intéressée. Il n'en reste pas moins vrai qu'elle a eu un amant et un enfant, et qu'une fille-mère ne doit pas jouer dans la vie d'un homme comme toi un rôle de direction morale. Or, tu m'as avoué, toi-même, que c'était la personne morale de Mlle Planat qui te déterminait à bouleverser tous les projets d'avenir que ta mère et moi avions faits pour toi. C'est pour cela que j'ai considéré de mon devoir de t'avertir. Reprenons donc notre conversation au point où elle a dévié ce matin; je te redemande : veux-tu partir avec Delaître pour faire le tour du monde et continuer à te préparer à la carrière de la diplomatie, comme il était convenu entre nous, avant que cette fille vînt ici?

LUCIEN. — Moins que jamais.

DARRAS. — Je ne comprends plus. On te démontre que quelqu'un dont tu subissais la suggestion a commis des actions honteuses, (Geste de Lucien.) si honteuses qu'au premier moment tu te révoltes d'indignation contre l'homme qui t'a élevé et qui te les dénonce, par affection pour toi. Tu fais une enquête. La coupable avoue; et tu trouves là un motif de persévérer dans un projet déraisonnable et qui n'avait de sens que s'il eût eu pour but de te faire vivre dans une haute atmosphère d'idées et de tendresse avec une femme d'un grand cœur et d'un grand esprit, telle que tu voyais Mlle Planat ce matin encore?

LUCIEN. — Et telle que je la vois toujours! (Geste de Darras.) Ecoute-moi. Tu t'es toi-même, par dévouement pour ma mère, par dévouement pour moi

aussi, je le veux bien, institué le juge de Mlle Planat. Et tu la condamnes sans que sa cause ait été plaidée?

DARRAS, se lève. — Puisqu'elle avoue!

LUCIEN. — Qu'est-ce qu'elle avoue? Le sais-tu?

DARRAS. — Qu'elle a eu un amant. Tu viens de me le dire.

LUCIEN. — J'admire avec quelle facilité les meilleurs des hommes, les plus épris d'équité, procèdent à des exécutions sommaires, quand il ne s'agit ni d'eux, ni des leurs. Tu me dis que, moralement, tu m'as fait. Et c'est vrai. Toutes mes convictions, tu me les as données: la foi absolue dans la conscience, d'abord, et dans la justice ensuite. Tu m'as montré comme condition à l'une et à l'autre, le culte, le fanatisme de la vérité. Eh bien, la vérité dans le cas de Mlle Planat, quelle est-elle?

DARRAS. — La fièvre de douleur où son aveu t'a mis répond pour moi.

LUCIEN. — Cette fièvre, ce n'est pas la douleur qui me la donne. C'est un besoin de faire rendre justice à une femme calomniée. Tu parles d'actions honteuses. Les a-t-elles commises? Quand une femme se donne à un homme hors du mariage, il y a pourtant une différence si elle s'est donnée pour de l'argent ou par amour; une différence encore, si cet amour a été sensuel, ou s'il a été généreux, élevé, enthousiaste. Tu admets tout cela. Et n'admets-tu pas aussi qu'en dehors de l'argent, de la galanterie, de la passion même, il puisse y avoir d'autres motifs à une liaison de cette espèce? Une fille a été élevée par des révolutionnaires, qui lui ont montré, dans les conventions du monde actuel, le principe de toutes les misères et de tous les crimes. Elle est persuadée que, parmi ces conventions, une des pires est le mariage bourgeois, avec tout son cortège de bas calculs et de vils mensonges. Pour elle, l'union libre est la vraie formule de la vie conjugale, celle qui affranchit, non pas de la moralité, mais de sa parodie. Elle croit cela profondément, absolument, avec toute la ferveur naïve de ses dix-huit ans. Elle rencontre un scélérat qui lui joue la comédie de convictions pareilles aux siennes. Il se fait aimer d'elle, il lui offre d'unir leurs destinées pour fonder une famille telle qu'elle la comprend. Elle accepte. Le misérable manquera à sa promesse et l'abandonnera plus tard. Le monde dit qu'elle a pris un amant. Mais, pour toi, pour moi, qui avons la religion de la conscience, qu'est-ce qu'elle a fait? Elle s'est mariée, sans la loi, hors la loi, contre la loi, malheureusement, lamentablement, mais tout ce qui constitue la valeur morale du vrai mariage: sérieux, sincérité, désintéressement, est dans cette union C'est l'aventure de Mlle Planat que je viens de te raconter.

DARRAS. — Telle que tu la sais par elle. Et tu l'as crue?

LUCIEN. — Pourquoi pas? Il y a des accents, des gestes, des cris, qui ne trompent point. J'ai vu cette femme, sous l'accusation, se dresser avec des yeux! une voix! une douleur! je l'ai vue vraie. Non; ne me crois pas fou. Je ne le suis pas. Je suis un homme qui vient t'adjurer de reconnaître une injustice que tu as commise en jugeant cette femme comme tu l'as jugée, de la reconnaître et de la réparer.

DARRAS. — Je n'ai pas commis d'injustice et je continue à juger cette femme comme je l'ai jugée, même en acceptant sa version. Oui. Je l'accepte. Elle a été la victime d'une idée fausse, soit! Son égarement a été surtout intellectuel. Soit encore! Il reste ceci: elle est une jeune fille et elle a eu un amant; je maintiens le mot contre lequel tu t'insurges, parce qu'il est une flétrissure, et méritée. Je ne sais pas de sophisme plus détestable, plus criminel, que celui que tu viens de me soutenir et qui assimile l'union libre à un mariage. Que Mlle Planat le soutienne. Elle a ses raisons. Mais toi, voyons! J'en appelle à ton sens social. Quand deux êtres sont vraiment décidés à s'unir pour fonder un foyer, ils doivent à la société de le lui déclarer, ils se le doivent à eux-mêmes, pour n'être pas confondus avec ceux qui ne cherchent, dans la vie sexuelle, que la satisfaction d'une fantaisie ou l'assouvissement d'une brutalité. Cette société leur offre le moyen de faire cette déclaration facilement, librement. S'ils n'en profitent pas, tant pis pour eux! Ils se sont mis eux-mêmes au ban des honnêtes gens. Qu'ils y restent!

LUCIEN. — Alors pour toi, dans les rapports entre l'homme et la femme, c'est une formalité qui fait les honnêtes gens? Une signature au bas d'un papier; la syllabe: oui, prononcée devant un monsieur ceint d'une écharpe? Allons donc! Tu appelles cela du sens social, toi! Ce n'est qu'un préjugé et bien méprisable, quand on songe à toutes les compromissions qui s'abritent derrière.

DARRAS. — Il ne s'agit ni de préjugé ni de formalité. Il s'agit du respect de la loi.

LUCIEN.— Et la loi, pour toi, c'est ce qui est écrit dans le code?

DARRAS. — Oui, parce qu'en dehors du code il n'y a pas de société.

LUCIEN. — Je voulais te le faire dire. Et que devient ton respect pour la conscience individuelle? Car enfin, si je la trouve injuste, moi, cette loi?

DARRAS. — Tu as les moyens légaux de la faire changer.

LUCIEN. — Ah! oui! le vote, les débats parlementaires! Et si, en attendant, j'ai manqué ma vie? Non, non; la superstition de ce code, fabriqué nous savons comment, et par qui, est le pire des pharisaïsmes de notre temps. Tu ne l'as pas, tu ne peux pas l'avoir. Il n'y a qu'une loi respectable, et c'est toi qui me l'as enseigné: celle que notre conscience trouve juste; et, du moment que deux êtres sont persuadés que l'union libre est la forme supérieure du mariage, ils sont parfaitement estimables, en vivant dans la logique de leurs idées. Quant aux honnêtes gens qui prétendent confondre dans une même proscription ces unions-là et le libertinage, moralement ils sont bien bas.

DARRAS. — Et tu crois que tu serais très haut, toi, en succédant à M. Méjan et en vivant en union libre avec Mlle Planat? Car c'est à m'annoncer ce projet, et à le justifier que tendent tous tes discours, ou bien ils n'ont pas de sens... et tu n'as pas seulement osé le formuler, tant l'instinct de propreté morale proteste encore en toi.

LUCIEN. — Décidément, nous ne parlons pas la même langue; tant mieux pour moi! Je n'ai nullement l'intention de vivre en union libre avec Mlle Planat. Et en voici la raison: je ne veux pas que personne puisse dire d'elle qu'elle a pris un second amant, alors qu'elle est, pour moi, dans la situation d'une femme divorcée et dont un honnête homme peut devenir, sans hésiter, le second mari.

DARRAS. — Déclare que tu veux l'épouser, mais n'essaye pas d'atténuer ce qu'un tel mariage aurait de déshonorant par une comparaison impie.

LUCIEN. — Je n'essaye rien. Je n'atténue rien. Et je maintiens ma comparaison. Oui, je veux l'épouser et plus encore après cet entretien. Il faut que j'aie le droit légal de la défendre contre les préjugés misérables dont les meilleurs sont possédés, puisque toi-même n'en es pas exempt.

DARRAS. — L'épouser! Toi! Cette femme! Et tu oses parler de pharisaïsme? Le droit légal! C'est cela! La loi, quand elle est commode à ta passion; pas de loi, quand elle la gêne. Le droit légal! Et tu n'as pas pensé que ta mère a le droit moral, elle, de ne pas avoir cette belle-fille; ta sœur, le droit moral de ne pas avoir cette belle-sœur? Et moi-même? Mais je ne te parle pas de moi. A quoi bon? Après ce que j'ai découvert aujourd'hui dans ton cœur. Et l'enfant? Car il y a un enfant. Qu'est-ce que tu vas faire de lui? Tu vas le prendre?

LUCIEN. — Tu m'as bien pris, toi, quand tu as épousé ma mère.

DARRAS. — Encore cette comparaison sacrilège? S'il te plaît de te comparer au fils d'un Méjan, libre à toi. Mais ta mère? Tu ne peux pas comparer ta mère à...

LUCIEN. — Je ne compare personne à personne.

DARRAS. — Et de qui s'agissait-il donc tout à l'heure, quand tu parlais d'une femme divorcée et remariée? Quel précédent invoquais-tu, sinon le nôtre? Qu'est-ce que cela signifiait sinon: je veux faire ce que vous avez fait?

LUCIEN. — Eh bien, oui, je veux faire ce que vous avez fait. C'est ce que je pense. Pourquoi ne le dirais-je pas?

DARRAS. — Malheureux! Mais non, tu n'es pas plus responsable qu'un homme ivre. Je vais te ramener, moi, à la réalité. Je vais chercher ta mère. Nous verrons si tu oseras répéter devant elle ce monstrueux blasphème.

LUCIEN. — Encore ma mère? Soit. Aussi bien n'as-tu rien à voir à mon mariage. Son consentement est une affaire à débattre entre elle et moi. Je vais le lui demander tout de suite. C'est toi qui l'auras voulu. (Il va vers la porte du fond par laquelle est sortie Gabrielle et l'ouvre en appelant.) Maman! (Il voit Gabrielle à genoux, priant. Elle n'a pas entendu. Lucien et Darras restent un instant silencieux et étonnés devant ce spectacle. Lucien répète.) Maman!

Gabrielle lève la tête, les voit tous deux, se redresse, et les ramène sur le devant de la scène.

Scène VI

LES MÊMES, GABRIELLE

GABRIELLE. — Qu'y a-t-il? Que vous êtes-vous dit? Vous vous taisez!... Parlez! Vous me faites trop de mal! Parlez-moi! Parlez-moi donc!

DARRAS. — C'est à lui de parler. C'est à lui de te répéter ce qu'il a osé me dire. Il en a honte, maintenant. Sais-tu ce qu'il est venu nous demander? D'épouser cette fille!

GABRIELLE. — D'épouser cette fille?

DARRAS. — Oui, de l'épouser. Et sais-tu encore à quoi il a comparé ce dégradant mariage? Ces mots me brûlent à les redire, mais ce sera son châtiment, que tu saches comment il a pensé, senti, parlé. Au nôtre! Entends-tu? Au nôtre! Cette intrigante, cette aventurière dont le passé traîne sur les trottoirs du quartier latin!

LUCIEN. — Tais-toi! (Il s'élance contre son beau-père.)

GABRIELLE, se mettant entre eux. — Lucien!

LUCIEN, à sa mère. — Dis-lui de se taire, ou je saurai l'y forcer. Je lui défends de calomnier cette femme!

DARRAS. — Tu me défends? C'est moi que tu insultes, maintenant, après avoir insulté ta mère?

LUCIEN. — Je ne t'insulte pas, et je n'ai pas insulté ma mère. J'avais provoqué l'entretien que nous venons d'avoir, par déférence pour elle et pour toi, car enfin, c'est mon vrai père, tu entends, toi, l'homme du code, c'est mon vrai père qui garde sur moi la puissance paternelle et, tant que les articles 148 et 152 ne sont pas abolis, sa seule autorisation me suffirait. Je ne m'adresserai à lui que forcé, mais je m'y résoudrai, s'il le faut. Oui, maman, je veux épouser Mlle Planat. On te dira qu'elle a commis une faute, qu'elle a un enfant, c'est vrai. Je suis prêt à t'expliquer les circonstances tout à fait exceptionnelles qui font que je la considère exactement — l'instant est solennel, et je pèse tous mes mots — exactement comme une femme qui aurait divorcé et à qui je demanderais de refaire avec moi sa vie manquée. Il prétend que je t'ai outragée Je n'ai pas dit autre chose. Il m'aurait compris, s'il était logique avec ses idées. Il ne l'est pas. Je te prie de me fixer, dès aujourd'hui, une heure où nous pourrons discuter ce mariage, toi et moi, seuls, tout de suite, si tu veux, mais seuls. (Gabrielle, atterrée, se tait.) Tu ne me réponds pas?

DARRAS. — Elle n'a pas à te répondre. Elle sait que je lui ai dit, sur cette fille, toute la vérité. Elle n'aura pas cette conversation avec toi. Elle ne veut pas l'avoir parce que tu la lui demandes d'une manière qui tend à la séparer de moi, et qu'elle et moi nous ne faisons qu'un. N'espère pas son consentement à ce mariage. Moi vivant, tu ne l'auras jamais, jamais! Et si tu épouses cette créature, en faisant la démarche dont tu nous a menacés, ta mère sera morte pour toi.

LUCIEN. — J'attendrai qu'elle me le dise elle-même. Elle était ma mère avant d'être ta femme. Nous verrons si elle est ta femme plus qu'elle n'est ma mère! Maman! tu ne me réponds pas?

Gabrielle, écrasée par l'émotion, s'est évanouie.

DARRAS. — Cruel enfant! Tu veux donc la tuer? Va-t'en! mais va-t'en donc! Par pitié pour elle!

Il pousse violemment Lucien hors de la chambre.

Scène VII

DARRAS, GABRIELLE

Après la sortie de Lucien, Darras prend sur le bureau un flacon de sels qu'il fait respirer à sa femme.

GABRIELLE, reprenant connaissance et regardant autour d'elle. — Où est Lucien? Mon ami, cours le chercher, ramène-le.

DARRAS. — Je ne peux pas. Je le pourrais que je ne le ferais pas. Tu l'as constaté toi-même. En ce moment, il est fou.

GABRIELLE, elle s'est redressée. — Il n'est pas fou, c'est lui qui a raison. Ce mariage, nous n'avons pas le droit de nous y opposer. Cette fille, nous n'avons pas le droit de la condamner.

DARRAS. — Mais elle ne lui a raconté que des mensonges. Sois-en bien sûre. Tu ne vas pas en être la dupe, toi aussi.

GABRIELLE — Je ne sais pas ce qu'elle a dit à Lucien. C'est notre propre vie qui nous défend de la condamner.

DARRAS. — Que veux-tu dire?

GABRIELLE. — Ce que je dis? Lucien a raison. Oui, notre propre vie nous défend de la condamner. Car enfin, je porte ton nom, j'habite avec toi, je suis la mère de ton enfant. Et nous non plus, nous ne sommes pas mariés!

DARRAS. — Nous ne sommes pas mariés?

GABRIELLE. — Non. Ecoute-moi. Quand tu m'as proposé, il y a douze ans, de refaire mon existence avec toi, je n'ai pas accepté sans lutte. J'avais été si malheureuse, je t'aimais. Je me suis laissé tenter. Je le savais bien pourtant qu'il n'y a pas de vrai mariage hors de l'Eglise. Non, il n'y en a pas. Je n'avais pas le droit d'être ta femme, puisque j'étais, puisque je suis la femme d'un autre devant Dieu.

DARRAS. — Tu crois cela? Tu le crois?

GABRIELLE. — Ma douleur m'a trahie. Mais tôt ou tard, tu aurais toujours tout appris. Je crois, tout simplement: le mariage est un sacrement et ineffaçable. Je l'avais reçu, je n'étais plus libre. Nous avons passé outre. Nous sommes punis justement.

DARRAS. — Quel est le prêtre qui t'a mis en tête cette criminelle folie? Je l'avais deviné qu'il s'accomplissait ici une ténébreuse besogne. Et quel moment choisis-tu pour briser l'intimité sacrée de notre ménage! Celui où nous avons le plus besoin de joindre nos efforts pour sauver ton fils. Et c'est avec lui que tu te ligues contre moi. (Se passant les mains sur le visage.) Mais non. J'aurai de la raison et de la force pour vous deux. Je le sauverai, ton fils, malgré lui et malgré toi... Songe qu'il est perdu si nous n'arrivons pas à le reprendre et tout de suite. Perdu! Je t'en conjure: Gabrielle, par tout ce qu'il y a d'intelligent et de dévoué en toi, j'en appelle à la mère. Ne dresse pas entre nous des imaginations insensées, dans ces instants d'une réalité tragique. Ne parlons plus que de ton fils. Ne pensons plus qu'à ton fils. Cherchons ensemble ce qu'il faut faire. Ne discutons pas, unissons-nous pour l'arracher à cette fille.

GABRIELLE. — Et au nom de quoi, quand nous l'avons sacrifié? Tu en appelles à la mère, c'est trop tard. Il y a eu un jour, une minute, où nous devions ne penser qu'à lui, ne parler que de lui. Cette minute, je l'ai revêcue là, tout à l'heure, à genoux, derrière cette porte. J'entendais vos voix. Ce seul souvenir m'empêchait d'entrer. Ce jour, c'est celui où tu es venu me demander de t'épouser.

DARRAS. — Mais c'est pour lui aussi que tu as consenti, rappelle-toi.

GABRIELLE. — Non. C'est pour moi, parce que je t'aimais. J'ai été plus amoureuse que mère. Moi aussi je n'ai obéi qu'à ma passion, comme une Berthe Planat. Ah! si j'avais tout supporté comme l'ordonnait l'Eglise, à cause de lui, s'il m'avait suffi, j'aurais pu répondre quand il m'a comparée à cette fille. Tu as vu, je n'ai pas pu. Il y a deux hommes vivants qui ont le droit de dire en parlant de moi: ma femme. Mon fils le sait, il le sent... Le voilà le vrai martyre du divorce. Il m'en estime moins. Il ne me vénère pas. C'est justice. Je t'ai écouté quand tu me parlais du droit au bonheur. Une mère n'a droit qu'à un seul bonheur, celui de son enfant. Ah! comme le père Euvrard avait raison!

DARRAS. — Ainsi, c'est Euvrard l'artisan de cette intrigue; Euvrard qui a fait cet affreux travail!... Lui, que je laissais venir sous mon toit, par respect pour la conscience de ma mère... Quelle trahison!

GABRIELLE. — Il n'y a pas eu de trahison. N'accuse personne. Je n'ai parlé au père qu'une fois, là-haut, ce matin, malgré lui. Il n'est pour rien dans mon retour à Dieu. Avant de l'avoir vu, je pensais déjà ce que je pense. La preuve?... Je ne l'ai abordé que pour lui demander de me confesser.

DARRAS. — Tu t'es confessée?

GABRIELLE. — Non. Il a refusé de m'entendre parce que je suis divorcée et remariée. Devant son refus, j'ai eu un cri de révolte qui l'a forcé à me répondre. Tu parles de vérité. Comment veux-tu que je ne croie pas que la vérité est avec l'Eglise. Il ne savait rien des catastrophes qui nous menaçaient. Il me les a prédites, tu entends: prédites... Il me parlait des châtiments du divorce... Ah! ces mots! je les entends encore! Tu en frémiras comme j'en ai frémi... Des pères et des mères jugés et condamnés par leurs enfants. Des heurts meurtriers entre un beau-père et son beau-fils; des luttes horribles entre un premier mari et son ancienne femme. Mais, c'est Lucien m'assimilant à cette créature; c'est Lucien te bravant, t'outrageant. C'est Lucien allant chez M. de Chambault lui demander son consentement. Le conflit d'autrefois va recommencer, plus dur. Et tout sera réalisé des prophéties de ce prêtre. Tout!

DARRAS. — Tendre cœur blessé, que tu m'auras fait mal! Ce n'est pas ta faute, tu souffres; comme tu souffres! Mais tu m'aimes toujours et j'ai la vérité pour moi. Je te guérirai. Il faut que rien ne se réalise des prophéties de ce prêtre. Et rien ne s'en réalisera, rien! Je vais aller chez M. de Chambault.

GABRIELLE. — L'adjurer de refuser son consentement si Lucien le lui demande!

DARRAS. — Oui.

GABRIELLE. — Ah! que tu es généreux! Mais tout est contre moi, même ton dévouement; ce serait le comble de ma misère, que tu ailles t'humilier pour moi devant cet homme.

DARRAS. — On ne s'humilie pas quand on fait son devoir. Le conflit avec le père de ton fils, je ne veux pas que tu l'aies et tu ne l'auras pas. J'irai chez lui, d'ailleurs, rien que pour empêcher l'abus de confiance que commettrait Lucien s'il donnait suite à son coupable projet. En ce moment M. de Chambault est malade, et...

GABRIELLE. — Lui? Comment le sais-tu?

DARRAS. — Par Métivier.

GABRIELLE. — Pauvre Lucien! Et tu n'as pas pensé à le préparer?

DARRAS. — Je n'ai pensé qu'à ne pas t'agiter. Je te sentais si nerveuse. Oui, il est très malade et dans l'incapacité absolue de se renseigner. Il croirait tout ce que lui raconterait Lucien. En aucun cas, je n'aurais permis que celui-ci abusât d'une telle situation, sans me mettre en travers. Aujourd'hui moins que jamais. Une fois prévenu, son père lui dira non. Encore une fois, c'est mon devoir d'y aller. J'y vais.

On sonne.

GABRIELLE. — Si c'était Lucien qui revenait?... Oh! mon Dieu! mon Dieu!

On frappe.

DARRAS. — Entrez.

JOSEPH, avec une lettre sur un plateau. — Un commissionnaire vient d'apporter cette lettre pour madame. Il y a une réponse.

GABRIELLE, regarde l'écriture. — Dites qu'il attende.

Joseph sort. Elle tend la lettre à Darras.

DARRAS. — C'est de Lucien, lis vite. Il se repent déjà. J'en suis sûr.

GABRIELLE. — Non, lis toi-même. Moi, j'ai trop peur de nouveau.

DARRAS, lit. — 106, rue de Varenne...

GABRIELLE. — Tu vois. Il nous écrit de chez M. de Chambault. Il y est allé, déjà !

DARRAS. — Voyons ce qu'il dit. (Il lit.) « Ma chère mère. En te quittant, je suis venu ici. Nous avions traversé une scène si douloureuse que j'ai jugé impossible d'avoir avec toi l'entretien que je t'avais demandé. J'ai donc voulu connaître tout de suite les dispositions de mon père sur le sujet que tu sais. Je ne me doutais pas qu'en ce moment même, il était extrêmement malade et se préparait à m'envoyer chercher. Cette démarche, que je ne faisais pas sans scrupule à cause de toi, lui aura du moins procuré une dernière douceur : celle de me voir un peu plus tôt. Tu agiras comme tu l'entendras, mais j'ai cru devoir t'avertir. Il va mourir... Ton fils bien attristé. LUCIEN. »

RIDEAU

Lucien. Gabrielle. Darras.

SCÈNE VI. — Lucien : « *Dis-lui de se taire, ou je saurai l'y forcer.* »

Lucien. Darras. Gabrielle.

Le départ de Lucien.

ACTE III

Le petit salon des Darras. Portes au fond à droite et à gauche. Quand la porte du fond s'ouvre, on aperçoit le palier et l'escalier du premier étage.

Scène première

Mme DARRAS, GABRIELLE

GABRIELLE, entrant de gauche. — Dix heures! Mlle Planat ne viendra pas.

Mme DARRAS. — Elle viendra! Pourquoi m'aurait-elle répondu sans cela?

GABRIELLE. — Est-ce que je sais? Une telle intrigante!

Mme DARRAS. — Elle n'est pas une intrigante, je te répète; je ne lui ai écrit que parce que j'en suis sûre. — Albert lui même est de cet avis maintenant; sa nouvelle enquête lui a bien prouvé qu'il n'y avait rien eu dans sa vie, que cette aventure avec ce Méjan.

GABRIELLE. — En attendant elle m'a pris mon fils!... Douze jours!... Il y a douze jours qu'il est parti après cette affreuse scène! Et rien, rien que ce télégramme brutal qui m'annonce la mort et son départ avec le corps pour Villefranche. Je ne sais même pas s'il est revenu à Paris.

Mme DARRAS. — Tu vas le savoir. Ma conviction profonde est que Mlle Planat ignore le désastre que le départ de cet enfant représente dans votre intérieur et je lui ai demandé de venir pour le lui apprendre. C'était le seul moyen. Je vous voyais si malheureux. Quand elle saura ce qui se passe ici, elle nous renverra Lucien, j'en suis certaine.

GABRIELLE. — Vous ne lui apprendrez rien. Mais tout de même, quand nous la tiendrons là, il faudra bien qu'elle nous dise où est mon fils. (Un silence.) Ah! J'étouffe de cette incertitude: Autrefois j'avais Albert pour me soutenir. Maintenant et depuis cette explication, nous ne nous parlons plus, il m'évite et je l'évite. Par moments, j'ai l'idée qu'il va reprendre cet ancien projet de m'emmener loin de Paris, pour m'empêcher d'assister à la première communion de Jeanne! Je l'ai surpris consultant des indicateurs, des livres de voyage.

Mme DARRAS. — Il ne fera pas cela. Surtout ne lui en parle pas. Le silence vaut encore mieux qu'un nouveau conflit.

GABRIELLE. — Je ne peux pas cependant rester bien longtemps sans lui parler de ce que vous savez. Je suis veuve... il peut m'épouser religieusement.

Mme DARRAS. — N'aborde pas cette question encore, je t'en supplie. (Un silence.) C'est l'opinion du père Euvrard. Il te la dira lui-même. A lui aussi j'ai demandé de venir ce matin. J'ai pensé que si Lucien rentrait, tu serais dans une telle émotion, que tu ne pourrais peut-être pas te retenir de parler imprudemment à ton mari.

GABRIELLE. — Ah! Si Lucien rentre, je croirai à ce signe que Dieu consent à me pardonner.

Le domestique rentre du fond.

JOSEPH. — La demoiselle qui a soigné madame demande madame.

Mme DARRAS. — Faites-la entrer.

Joseph sort.

GABRIELLE, très émue. — Ah! Mon Dieu!

Mme DARRAS. — Il est encore temps de te retirer.

GABRIELLE, après un effort sur elle-même. — Non. Tenez; c'est fini.

Scène II

Mme DARRAS, GABRIELLE, BERTHE

BERTHE entre, et salue Mme Darras. — Madame... (Elle aperçoit Gabrielle et après un léger geste d'étonnement, sur un ton un peu différent.) Madame...

Court silence.

Mme DARRAS. — Asseyez-vous, je vous prie, mademoiselle, et laissez-moi vous remercier d'abord de vous être rendue si vite à une invitation qui a pu vous paraître singulière dans les circonstances présentes, mais vous y aurez vu certainement une marque de la gratitude que vous conserve votre malade et... de son estime.

BERTHE. — Je n'ai voulu y voir que cela, madame.

Mme DARRAS. — Ma belle-fille a désiré assister à la conversation que nous allons avoir ensemble. J'ai pensé que vous trouveriez sa présence légitime.

BERTHE. — Je me proposais de vous demander que madame fût en tiers entre nous. Vous m'excuserez de vous dire que c'est surtout pour elle que je suis venue ici.

Geste d'étonnement de Gabrielle.

Mme DARRAS. — Vous me mettez à mon aise pour en arriver tout de suite à ce qui doit faire l'objet de notre entretien. Vous l'avez deviné. J'ai à vous parler du drame de famille que nous traversons, du rôle que vous y avez joué, et de celui que vous pouvez y jouer.

BERTHE. — Je vous arrête, madame. Je n'ai joué aucun rôle dans ce drame, et je ne me pardonnerais pas d'en avoir joué un. J'ai été appelée auprès de vous comme médecin, j'étais donc liée par le contrat tacite qui veut qu'un médecin introduit dans un intérieur, ne s'occupe que de sa mission. Nouer une intrigue ici eût été de ma part un véritable abus de confiance. J'ai pu paraître l'avoir commis. Je ne l'ai pas commis et, s'il y a une équivoque là-dessus, dans votre esprit et dans celui de Mme Darras, je suis venue pour la dissiper.

Mme DARRAS. — Et moi, je ne vous ai écrit que pour vous mettre à même de le faire.

BERTHE. — Interrogez-moi donc.

Mme DARRAS. — Est-il bien sûr d'abord que vous connaissiez tous les détails de ce douloureux épisode?

BERTHE. — Je crois les connaître tous.

Mme DARRAS. — Alors, vous savez que mon petit-fils a quitté la maison paternelle après avoir demandé à ses parents une autorisation de vous épouser, qu'ils lui ont refusée?

BERTHE. — Oui, madame.

Mme DARRAS. — Savez-vous aussi que, depuis, c'est-à-dire il y a douze jours, il ne nous a donné aucun signe de vie, sinon par un télégramme, pour annoncer à sa mère une mort que vous connaissez, car vous étiez avec lui au lit du mourant.

BERTHE. — En effet, madame. J'ai été appelée chez M. de Chambault pour lui donner mes soins, et je tiens à vous dire que je m'y suis rendue dans les mêmes dispositions strictement professionnelles où je suis venue chez vous. J'ignorais ce télégramme et l'absolu silence qui l'a suivi.

Mme DARRAS. — Je n'en doutais pas. Une question encore. Je suppose, qu'en soignant un de vos malades, vous vous trompiez dans une ordonnance, même légèrement, et que sa guérison en soit retardée. que penseriez-vous?

BERTHE. — Je serais désespérée.

Mme DARRAS. — N'estimeriez-vous pas comme votre devoir, de redoubler de zèle pour réparer cette erreur?

BERTHE. — Naturellement.

Mme DARRAS. — Vous admettez donc qu'on peut-être tenu de réparer un tort, même involontaire?

BERTHE. — Je l'admets.

Mme DARRAS. — Eh bien, nierez-vous — je vous parle sans amertume — que votre venue ici ait, malgré vous, à votre insu, déterminé la crise dont nous souffrons? Nierez-vous que vous soyez la cause du conflit de mon petit-fils avec son père et sa mère, la cause qu'il ne veut pas rentrer? Vous nous avez donc fait un tort qui dépasse ce que vous en soupçonnez, je vous l'affirme; ce tort, je vous dis, en m'appuyant sur votre déclaration même, réparez-le. Usez de votre influence sur Lucien, elle est très grande, pour que cette intolérable situation prenne fin. Que répondez-vous?

BERTHE. — Que vous vous trompez, madame. Je n'ai rien à réparer. Je n'ai pas été la cause, même involontaire, je n'ai été que l'occasion du conflit entre M. Darras et son beau-fils.

GABRIELLE. — Dites son fils, mademoiselle, M. Darras a toujours été un père pour Lucien.

Mme DARRAS. — Mlle Planat, mon amie, n'a pas voulu nous froisser.

BERTHE. — Certes non.

Mme DARRAS. — Alors, d'après vous, quelle est la cause de ce conflit?

BERTHE. — La cause? M. Darras lui-même. (Geste de Gabrielle.) Mais oui, l'enquête que vous savez, s'il ne l'avait pas faite, jamais votre petit-fils ne m'aurait parlé autrement que comme un camarade à un camarade. Je ne voulais être, je n'étais pour lui jusque-là, qu'un étudiant à côté d'un autre étudiant.

GABRIELLE. — Je ne veux pas vous laisser dire cela, mademoiselle! Ce n'est pas vrai. Si mon mari s'est inquiété de vos relations avec Lucien, c'est que ces relations n'étaient pas ce qu'elles devaient être.

Mme DARRAS. — Gabrielle!

GABRIELLE, à Mme Darras. — Les faits sont les faits. Ils se rencontraient hors de chez nous. Ils se promenaient ensemble. Lucien ne la quittait plus. Il voulait changer de carrière à cause d'elle. (Se tournant vers Berthe.) Mais, mademoiselle, si cette révélation de votre passé l'a bouleversé à ce point, c'est qu'il vous aimait. Une femme, et qui a vécu, ne s'y trompe pas, il vous aimait et vous le saviez.

BERTHE. — Il ne le savait pas lui-même. Et une femme, absorbée par le travail, et absolument étrangère à toute coquetterie, n'est pas tenue de deviner un sentiment qui s'ignore. Il s'ignorerait toujours, sans cette intervention, dont je vous demande de ne pas me forcer à dire tout ce que j'en pense.

Mme DARRAS. — Ne le dites pas, mademoiselle.

GABRIELLE. — Dites-le, au contraire. J'exige que

vous le disiez. Mon mari a été admirable dans tout cela et je tiens à savoir quel reproche vous avez pu vous croire autorisée à lui faire. Je saurai ce que vous dites à mon fils pour l'égarer.

BERTHE. — Votre fils, madame, ne me parle jamais de M. Darras et je ne lui en parle pas. Je ne lui ai pas dit ce que je sens pourtant si profondément: on a manqué envers moi à ce contrat tacite dont je parlais et qui lie aussi le malade et son entourage à un médecin. On est rentré dans ma vie, à moi, qui n'entrais et ne voulais entrer dans la vie de personne

GABRIELLE. — Vous nous preniez notre fils, et mon mari n'a fait que le défendre.

BERTHE. — Je n'ai pas pris votre fils, madame, c'est lui qui est venu à moi. Ce n'est pas ma faute s'il a quitté une maison où il souffrait trop!

GABRIELLE. — Vous osez me... Vous mentez, mademoiselle! vous mentez! (Elle va vers Berthe, puis se passant les mains sur le visage, et se tournant vers Mme Darras.) Vous aviez raison, ma mère. Cette conversation est un martyre! Je vous laisse; vous direz à cette malheureuse ce que nous avons été pour cet enfant, dont elle est en train de faire un monstre!

Elle sort.

Scène III

Mme DARRAS, BERTHE

Mme DARRAS. — Direz-vous encore, mademoiselle, que vous n'avez rien à réparer?

BERTHE. — Cette fois, c'est vrai. J'ai à réparer cela. Mais comment? Mes nerfs m'ont trahie. C'est honteux. La plaie s'est rouverte. Il m'a été si amer que Lucien sût l'affreuse vérité. A vous, madame, je peux bien le dire: je l'aime! je l'aime passionnément. Tandis que votre belle-fille me parlait, j'ai retrouvé cette sensation d'agonie, et la rancune m'a arraché cette cruelle parole, que je voudrais tant n'avoir pas prononcée.

Mme DARRAS. — Si vous êtes dans ces sentiments, il y a un moyen de tout effacer. Faites rentrer Lucien.

BERTHE. — Il ne rentrera jamais. D'ailleurs, vous allez le voir. Quand j'ai reçu votre lettre, j'ai couru à son hôtel. Je l'ai supplié de venir lui-même, de m'aider à me justifier, en s'expliquant avec sa mère.

Mme DARRAS. — Il a consenti?

BERTHE. — Il m'attend au Luxembourg. Dès que je serai partie, il montera. C'était cela aussi que je venais vous annoncer.

Mme DARRAS. — Lucien va venir! Pourquoi n'avez-vous pas parlé tout de suite? Rien ne serait arrivé.

BERTHE. — J'avais mes raisons. Il ne revient que pour repartir.

Mme DARRAS. — Pour repartir? Ce que vous avez insinué tout à l'heure à ma belle-fille n'est pourtant pas vrai. Il n'a pas souffert ici.

BERTHE. — Il vous le dira lui-même.

Mme DARRAS. — Il me le dirait que je ne le croirais pas. Je l'ai vu grandir, et comment sa mère, mon fils et moi, nous l'avons gâté. Il se donne ce prétexte. La réalité, c'est qu'il veut vous épouser malgré ses parents; il leur cherche des torts pour s'excuser de leur désobéir.

BERTHE. — Mais il sait qu'il ne m'épousera pas. Je le lui ai dit, et pourquoi. Sa famille autoriserait ce mariage, que je le refuserais. J'ai eu un enfant dans l'union libre, je ne vous apprends rien. Me marier légalement aujourd'hui, ce serait reconnaître que je l'ai eu dans la faute. Je ne ferai jamais cet affront, ni à cet enfant, ni à moi. Et encore une fois, Lucien le sait.

Mme DARRAS. — Mais s'il espère que vous accepterez de refaire votre vie avec lui en union libre? Avouez qu'il vous l'a demandé et que vous n'avez pas répondu non!

BERTHE. — Il me l'a demandé. J'avais tant de raisons d'accepter. Je ne l'ai pas fait pourtant. Je lui ai répondu que je lui répondrais dans un an, et j'ai exigé de lui la promesse que, d'ici là, il ne serait plus question d'amour entre nous. J'ai voulu l'éprouver, et m'éprouver. Cette année d'attente, je désirais qu'il la passât chez sa mère. Je l'en ai supplié. Il n'a jamais voulu. Non, je ne suis pour rien dans son refus de rentrer, pour rien. Ah! je suis pourtant bien sincère! A quoi bon mes affirmations? Vous ne croirez qu'à l'évidence. Vous l'aurez par lui. Je vais vous l'envoyer. Promettez-moi seulement une chose. Il m'est trop dur d'avoir manqué à la mère de Lucien. Si vous acquérez la conviction que je vous ai dit la vérité, plaidez pour moi auprès d'elle.

Mme DARRAS. — Je vous le promets.

BERTHE, fait un mouvement pour sortir. — Merci.

Mme DARRAS, l'arrêtant. — A mon tour, je vous demande une promesse. Si ce retour de Lucien s'accomplit dans d'autres conditions que celles que vous prévoyez; si, touché par la douleur de sa mère et notre tendresse, il ne repart pas, vous engagez-vous à ne pas nous le disputer? à disparaître de sa vie?

BERTHE. — Je m'y engage, madame. Et d'autant plus facilement que je vais quitter Paris. Me retrouver maintenant devant le professeur Louvet me serait trop pénible, et trop pénible aussi de vivre dans ce quartier des Ecoles, où mon passé se refait trop présent. Dans huit jours, je serai à Lausanne pour y continuer mes études de médecine. Votre petit-fils a manifesté l'intention de venir m'y rejoindre. Ne m'en veuillez pas plus, s'il le fait, que je ne vous en voudrai, moi, s'il ne le fait pas.

Les deux femmes se saluent. Berthe sort.

Scène IV

Mme DARRAS, puis GABRIELLE, puis DARRAS

Mme DARRAS. — Gabrielle! Je suis seule

GABRIELLE, reparaissant à gauche. — Elle s'en est allée! Sans que je lui aie rien dit pour ravoir mon fils. C'est cette phrase odieuse qui m'a percé le cœur: « Une maison où il souffrait trop ». Il s'est plaint de nous à cette femme! Il est perdu pour moi!

Mme DARRAS. — Cela dépend de toi. Tu vas le revoir.

GABRIELLE. — Je...

Mme DARRAS. — Il attendait au Luxembourg la sortie de Mlle Planat. Le temps qu'elle le prévienne; il sera ici, dans cinq ou six minutes.

GABRIELLE. — Oh! maman! vous avez obtenu cela d'elle?

Mme DARRAS. — Je n'ai rien eu à lui demander. Elle venait nous annoncer cette visite. Tu dois en être avertie. Dans l'intention de Lucien, ce n'est qu'une visite.

GABRIELLE. — C'est un retour, maman. Quand je le tiendrai là, dans mes bras, je voudrais bien voir

qu'il s'en arrachât. (Elle va ouvrir la porte de droite.) Albert! Lucien revient.

DARRAS, paraissant. — Lucien revient! Et c'est par Mlle Planat qu'il nous l'annonce?

GABRIELLE. — Qu'est-ce que cela fait, pourvu qu'il revienne! ah! quelle joie! Je vais chercher sa sœur pour qu'il nous trouve tous ensemble.

DARRAS. — Non, qu'il te voie seule d'abord; cela vaut mieux.

Mme DARRAS. — Albert a raison. Je te répète qu'il n'est pas dans l'intention de rester. Je crois que tu peux le faire changer d'avis, mais à une condition, c'est qu'il n'y ait personne entre vous deux.

GABRIELLE. — Vous ne me ferez pas peur. Soit! Laissez-moi seule avec lui au premier moment. (A Darras.) Mais que je te sente là, tout à côté, prêt à venir l'embrasser, dès que je l'aurai repris, car je le reprendrai.

DARRAS. — Je reconduis maman chez elle et je rentre dans mon cabinet par l'antichambre.

Mme DARRAS, à elle-même. — Et si son fils ne reste pas? Pourvu que le père Euvrard arrive à temps!

Darras et sa mère sortent par le fond.

Scène V

GABRIELLE, puis LUCIEN

GABRIELLE. — Ces fleurs, là, sur la table, comme autrefois, quand il me faisait la lecture. Il faut qu'il ait l'impression qu'il ne s'est rien passé. Et moi, que je n'aie pas l'air de croire qu'il peut s'en aller. S'en aller! Il n'osera même pas me le dire. (La porte du fond s'ouvre; Lucien paraît, en grand deuil.) Mon fils!

LUCIEN. — Maman!

Ils s'embrassent.

GABRIELLE. — Ah! mon enfant, je t'ai enfin! Tiens, assieds-toi là, à ta place, que je te regarde. Il y a si longtemps que je ne t'ai vu. Tu es pâle. (Elle lui caresse la joue. Elle le palpe.) Tu as maigri. Tu ne te sens pas malade?

LUCIEN. — Non, maman. Mais tu sais de qui je porte le deuil et quel triste voyage je viens de faire.

GABRIELLE. — Tu as été bien ébranlé, bien atteint.

LUCIEN. — Plus que je ne peux te le dire.

GABRIELLE. — Mais tu peux me le dire. La mort, vois-tu, efface bien des choses. Et, du moment que tu as un chagrin comme celui-là, sois sûr que j'en prends ma part.

LUCIEN. — J'en suis sûr. Mais parler de tout cela m'est trop difficile. C'était mon père, et, quelques torts qu'il ait eus à ton égard, à mon égard aussi, en le voyant mourir, j'ai senti que je lui gardais une tendresse dont je ne soupçonnais pas la profondeur.

GABRIELLE. — Associe-moi à tes pensées, parle-moi de lui; moi non plus, je n'oublie pas que c'était ton père. Mes trois lettres ne t'ont-elles pas montré que j'avais besoin d'en savoir un peu plus que ne m'en a dit ta dépêche? Elle était bien brève. Comment est-il mort?

LUCIEN. — Eh bien... paisiblement. Les trois premiers jours que j'ai passés auprès de lui, il souffrait beaucoup. Le quatrième, il a eu une crise de délire. Ce délire a disparu et a été suivi d'un calme extraordinaire, c'était la fin. Il a réclamé un prêtre. J'ai cru devoir accéder à son désir.

GABRIELLE. — Tu as bien fait.

LUCIEN. — Après le départ de ce prêtre, il a eu deux heures très lucides, pendant lesquelles il m'a longuement parlé de toi. Ensuite une torpeur l'a pris et il a passé sans souffrance. On lui faisait des piqûres d'éther qu'il ne sentait même plus.

GABRIELLE. — Que de souvenirs tu réveilles en moi! Ceux d'avant ses fautes, les seuls que je veuille garder de lui désormais.

LUCIEN. — Tu devances le message qu'il m'a chargé de te faire et que je t'aurais apporté plus tôt si j'avais été certain que notre première conversation se passerait ainsi, en tête à tête. Il a voulu que je te demande pardon, en son nom, de n'avoir pas été pour toi ce qu'il aurait dû être. Il a pu commettre des fautes, en effet, maman, de grandes fautes; mais, je te le jure, ce n'était pas un méchant homme. Dis-moi que tu lui pardonnes. J'ai besoin que tu me le dises

GABRIELLE. — Je lui pardonne.

LUCIEN. — Merci en son nom et au mien. (Il fait signe à sa mère de garder le silence et met sa main sur ses yeux, comme pour comprimer un grand chagrin: puis changeant de ton.) Tu viens de me faire beaucoup de bien, maman; et je voudrais que nous puissions en rester sur cette impression qui m'a été si douce. Mais ma présence n'a pas seulement pour motif ce message. Je dois aborder un autre point, et, si délicat qu'il soit, j'espère que notre entretien ne ressemblera pas à celui de l'autre jour, où nous n'avons été très maîtres de nous, ni toi, ni moi, ni... Enfin, il faut que la question de mon avenir soit réglée entre nous définitivement.

GABRIELLE. — Pourquoi maintenant? Je viens de te voir si ému. J'ai été si émue, moi aussi. Nous avons senti de même sur un sujet si intime! Ne reprenons pas encore le douloureux débat, sur ce projet de mariage.

LUCIEN. — Tu ne m'as pas compris. Je n'ai plus de projet de mariage. Mlle Planat m'a déclaré que, même avec ton consentement, elle ne m'épousera jamais. Elle n'admet pas le mariage et je me suis rendu à ses raisons.

GABRIELLE. — Tu ne me dis pas que tu vis avec elle en union libre? Mais non, je te connais, mon fils, si elle était ta maîtresse, tu ne l'aurais pas laissée venir chez nous ce matin.

LUCIEN. — Mlle Planat n'est pas ma maîtresse et je ne vis pas avec elle en union libre.

GABRIELLE. — Alors?...

LUCIEN. — Je lui ai engagé ma parole que, d'ici à un an, il ne serait pas question entre nous des sentiments que je lui porte. Si, dans un an, elle accepte de fonder un foyer avec moi, nous le fonderons d'après notre conscience. Mais nous revoici sur le même chemin que je voulais éviter. Quittons-le. Tu es certainement au courant du changement dans ma carrière dont j'avais parlé à ton mari? Cette résolution de quitter le droit pour la médecine est maintenant définitive. La petite fortune dont j'hérite me permet de vivre désormais dans une complète indépendance, vis-à-vis de tous. Notre séparation, cette autre orientation de mon travail, risquent de soulever dans notre milieu des commentaires qui dureront moins, si l'on ne me rencontre plus.

GABRIELLE. — Tu veux?...

LUCIEN. — Je veux quitter Paris. Je commencerai mes nouvelles études à l'université de Lausanne, et comme j'entends que tu ne puisses jamais m'accuser d'avoir dissimulé avec toi, je tiens à t'avertir que je pars avec Mlle Planat.

GABRIELLE. — Avec elle! Comme mon instinct de mère avait raison! Voilà ce qu'elle voulait. Te voler à moi?

LUCIEN. — Ce n'est pas à cause d'elle que je m'en vais d'ici.

GABRIELLE. — A cause de quoi, alors? Ce n'est pourtant pas vrai ce qu'elle disait tout à l'heure, car elle a osé me le dire, comme si elle le tenait de toi, que tu as trop souffert chez nous; que tu n'y as pas été heureux. Ce n'est pas vrai, mon fils; dis-moi que ce n'est pas vrai.

LUCIEN. — Je préfère ne pas répondre, maman.

GABRIELLE. — Mais tu viens de répondre. Tu n'as pas été heureux ici? Ose dire qu'on ne t'y a pas aimé!

LUCIEN. — On m'y a aimé. Toi.

GABRIELLE. — Et ton père, alors? Ton père ne t'a pas aimé? Oui, ton père; car tu as été pour lui un fils! Mais, malheureux enfant, rappelle-toi votre passé. Regarde autour de toi. De tous les coins de ce petit salon, toutes tes années d'enfance se lèvent pour protester. Tiens! à cette table, que de fois, le soir, tu t'es assis, sous la lampe! Ton père était là, comme le plus indulgent des maîtres, à guider ton jeune esprit; ce n'était pas t'aimer, cela? Tes succès d'écolier, comme il en était fier! Tes petits échecs, comme il t'en consolait! A chaque vacance, quand nous allions en voyage, à qui pensait-il? A toi, à former ton intelligence, et nous t'emmenions en Italie, en Allemagne, en Angleterre. Ce n'était pas t'aimer, cela? A tes moindres indispositions, tu l'as vu passer des nuits, plus inquiet que moi. Un jour, par dévouement pour toi, encore, il se met en travers d'une passion insensée qui te possède, et aussitôt voilà toutes ses preuves de tendresse abolies! Elles ne comptent plus! Pour quelques mots, trop vifs peut-être, qui lui sont échappés, après quelles provocations de ta part! tu renies la dette de reconnaissance la plus sacrée! Mais non! Tu n'es pas un ingrat! Dieu sait quel roman de griefs imaginaires tu t'es construit sous l'influence de la colère et pendant ces deux semaines de solitude! Il s'écroulera quand vous serez de nouveau face à face, Albert et toi, et que tu verras, de tes yeux, le désespoir que votre malentendu lui cause. Il faut que vous vous expliquiez. Il le faut, et tout de suite.

LUCIEN. — Pauvre mère! C'est toi qui te construis un roman! Ton mari, lui, connaît la vérité. Ce que tu appelles un malentendu, c'est une rupture, il le sait bien, et que cette dispute, au sujet de Mlle Planat, n'a été que l'explosion de sentiments depuis longtemps amassés dans nos cœurs, et où elle n'a rien à voir. A cette minute, pendant que nous parlons, il est dans son cabinet, derrière cette porte, tu ne diras pas le contraire, et il n'entre pas. Pour quel motif? Pour le même qui fait que tu ne vas pas le chercher. Notre passé, mes années d'enfance, tu sais trop bien, toi aussi, que c'est justement cela qui nous sépare. Non, tu ne provoqueras pas cette explication entre nous. Elle est inutile et elle serait trop dangereuse.

GABRIELLE. — Elle est nécessaire. (Elle va vers la porte, puis, sur le point de l'ouvrir, elle hésite, sa main retombe.) Non; j'ai peur; mais pas de lui, car il t'aime, je le sais, (Elle accentue le mot.) il t'aime. J'ai peur de toi, des abîmes que tu me découvres dans ton âme. Mais si vraiment tu n'as pas été heureux ici, pourquoi ne me l'as-tu pas dit, à moi, ta mère?

LUCIEN. — Est-ce que je le pouvais? Est-ce que je le savais même, sinon par un malaise? j'en discerne si bien la cause aujourd'hui. J'avais deux familles.

GABRIELLE. — Deux familles?

LUCIEN — Oui. Et, quand un enfant a deux familles, son cœur ne s'épanouit tout à fait ni dans l'une ni dans l'autre. Quand tu m'envoyais tous les huit jours chez mon vrai père, pouvais-je te dire, en rentrant, des impressions dont je ne comprends la force qu'à distance? les tristesses que j'avais lues dans ses yeux, mes étonnements devant ses silences quelquefois, et quelquefois devant ses sarcasmes même? car il prenait un amer plaisir à persifler toutes les idées qu'on m'enseignait ici.

GABRIELLE. — Et moi qui n'osais pas t'interroger sur ces visites par crainte de toucher à ton respect pour lui!

LUCIEN. — Ne l'accuse pas. Il était malheureux, et je le sentais. Et que d'autres troubles inexprimables! J'admirais ton mari, je subissais le prestige de son intelligence, et j'étais humilié que mon vrai père lui fût inférieur. Dans ces soirées dont tu parles, son image me revenait sans cesse. Je me disais: Il est seul, et une détresse me saisissait. J'avais froid à votre foyer.

GABRIELLE — Mon pauvre petit! Si j'avais deviné!

LUCIEN. — Tu aurais été malheureuse aussi, et tu n'aurais rien empêché.

GABRIELLE. — Mais si, tout!

LUCIEN. — Rien! M'aurais-tu empêché d'être jaloux? Tu étais remariée et tu aimais ton mari! Il t'aimait. Vous n'aviez pas de secret l'un pour l'autre. Toutes mes petites confidences d'adolescent et de jeune homme, tu les lui répétais. Absent, tu lui montrais mes lettres. Au régiment, en ai-je déchiré à cause de cela! J'aurais voulu une part, à moi seul, dans ton cœur.

GABRIELLE. — Tu l'avais tout entier!

LUCIEN. — Lui aussi. Nous y étions deux. Et puis, c'était de petits froissements quotidiens. Il s'ingérait dans tous mes actes, toutes mes pensées. Tu le dis toi-même: pour lui, j'étais un fils. Il s'arrogeait tous les droits d'un père. Que de fois, je me suis révolté là contre! Je cédais par estime pour l'intransigeance de son caractère. Mais il y a eu cette grande injustice sur Mlle Planat, et ma désillusion! Il y a eu cette scène où il a revendiqué des droits sur toi aux dépens des miens, et où tu m'as laissé m'en aller, moi, ton fils, parce que, dans cette maison, tu n'es pas chez toi, tu es chez vous. Je ne suis pas un mauvais fils, maman, je ne te condamne pas, je ne te juge pas, je t'adore! Mais rentrer ici, reprendre ma place dans votre intérieur, à présent, je n'en aurais pas la force; j'y serais trop misérable; et toi-même, maintenant que je t'ai parlé, tu ne le voudrais pas.

GABRIELLE. — Tu ne me juges pas? Mais me dire que tu serais misérable auprès de moi, dans ma maison, quel jugement plus cruel peux-tu porter? Si j'ai été coupable en divorçant et en me remariant, je te jure qu'en ce moment j'en suis bien punie.

LUCIEN. — Toi, coupable, ma chère maman! ne dis pas cela! ne le pense pas! (Il se met à genoux devant elle. Il lui baise les mains.) C'est moi qui suis coupable, moi qui mérite d'être puni, si tu as pu voir dans mes paroles un reproche ou une accusation. Mais je ne suis venu que pour te répéter mon culte, mon dévoue-

ment, pour te faire comprendre que, même sorti de la maison, je te garderai la meilleure part de ma tendresse, toujours. Toi, punie! et de quoi? De n'avoir pas été plus forte que la vie. C'est de la vie que j'ai été victime et pas de toi. Ne nous disons plus de paroles amères. Nous resterons si longtemps sans nous voir.

GABRIELLE. — Alors, tu t'en vas? Je ne veux pas que tu t'en ailles. Je te garde. Je saurai t'entourer de tant d'amour que j'effacerai tout, entends-tu? tout. Regarde-moi. Ecoute-moi. Embrasse-moi. Et dis que tu ne t'en iras pas!

LUCIEN — Il n'y a plus de place pour nous deux auprès de toi. C'est à moi de m'en aller. Je te suis le moins nécessaire.

GABRIELLE. — Dieu a voulu que j'entende cela aussi! Abandonne-moi, déchire-moi le cœur, mais ne me dis pas que tu ne m'es pas nécessaire.

LUCIEN. — C'est en restant que je te déchirerais le cœur, en te montrant ce que je ne peux plus te cacher. Je ne t'abandonne pas. Je te laisse à ton mari, à ta fille.

GABRIELLE. — Et sans mon fils!

LUCIEN. — Maman ne m'ôte pas mon courage. Il le faut. C'est mon devoir, même envers-toi. Adieu! Adieu!

GABRIELLE — Eh bien, non, non, tu ne t'en iras pas. Nous ne te laisserons pas t'en aller. (Allant à la porte.) Il veut s'en aller, mon ami, ne le laisse pas partir.

DARRAS, paraît. — Lucien, tu veux nous quitter?

LUCIEN. — Oui, monsieur.

DARRAS. — Monsieur...! Souviens-toi que tu disais: mon père.

LUCIEN, montrant son crêpe. — Je porte son deuil, je ne peux plus.

Il sort.

Scène VI

GABRIELLE, DARRAS

GABRIELLE. — Parti!... Il est parti!

DARRAS — Appuie-toi sur moi; de souffrir à deux, cela console.

GABRIELLE. — Non, non... Notre foyer est maudit, Dieu nous frappe dans mon fils. Ne m'empêche pas d'écouter cet avertissement. Nous perdons Lucien, parce que nous avons été coupables. Devant Dieu, j'étais toujours l'épouse de cet homme dont mon fils porte le deuil.

DARRAS. — Je t'en conjure. N'ajoute pas à un chagrin si réel des remords imaginaires.

GABRIELLE — C'est cet homme qui nous le reprend, tu l'as vu. C'est mon divorce que j'expie, c'est notre mariage sans Dieu. Il me fait horreur et je n'y resterai pas. Tu veux que je m'appuie sur toi. Donne-m'en le moyen. M. de Chambault est mort, nous pouvons maintenant nous marier religieusement. Dis-moi que tu y consens, que tu feras de moi ta femme devant l'Eglise; dis-le-moi, sinon, je ne vivrai plus. J'aurai trop de crainte d'être châtiée maintenant dans ma fille, comme je le suis dans Lucien; qu'elle soit malade, qu'elle meure, qu'on nous la prenne aussi; je ne sais pas, mais j'ai peur; c'est en son nom, au nom de notre fille, que je te supplie.

DARRAS. — Et c'est en son nom même que moi, son père, je te refuserais, si cette demande, était autre chose qu'un effet de ton exaltation.

GABRIELLE. — Je suis désespérée, je ne suis pas exaltée! Je viens de te dire ce que je pense depuis bien des jours, profondément, absolument.

DARRAS. — Alors tu penses que la naissance de notre enfant n'était pas légitime! Nous marier à l'Eglise, ce serait déclarer cela, proclamer que nous avons eu cette enfant, dans des conditions de moralité inférieure.

GABRIELLE. — Nous n'avions pas le droit de l'avoir.

DARRAS. — Je ne te permettrai pas de parler ainsi, Gabrielle, même sous le coup de cet affreux départ de Lucien et dans l'affolement de la douleur. Souviens-toi de cette heure où tu m'as dit que tu espérais être mère et de l'émotion sacrée que nous en avons ressentie. Rappelle-toi les rêves que nous avons caressés, ici-même, pour cette enfant. Ce devait être une fille. Nous devions en faire notre joie et notre fierté! Et maintenant...

GABRIELLE. — Maintenant, je n'ai plus cette joie et cette fierté! C'est vrai, mon fils vient de les tuer en moi. Pour que je puisse supporter la vie sans lui, il faut au moins que j'aie la paix de ma conscience: cette paix, je ne l'aurai que dans les sacrements. Pourtant si tu m'avais épousée jeune fille, comme tu l'avais rêvé, tu m'aurais épousée religieusement! Je te demande de faire, aujourd'hui, ce que tu aurais fait alors.

DARRAS. — Tu veux donc me forcer à te parler durement et dans quelle minute! Mais il vaut mieux que cette question soit tranchée. Alors, oui, j'aurais accepté cette condition du mariage à l'église, c'est vrai. A ce moment-là, ce mariage n'eût signifié qu'un préjugé de ta famille et que ma complaisance. Je ne m'y serais pas résigné sans une grande lutte intérieure, mais je n'aurais pas eu le sentiment d'infliger un outrageant désaveu à tout un passé d'honneur et de loyauté. Voilà ce que ce mariage religieux serait aujourd'hui, et que je ne veux pas! Es-tu ma maîtresse? Suis-je ton amant, pour que nous ayons à nous marier après avoir vécu ensemble? Non, non, non, tu es ma femme, je suis ton mari! Et jamais je ne consentirai cette insulte à notre foyer.

GABRIELLE. — Tu préfères le détruire, oui, si tu me refuses ce mariage religieux, tu l'auras détruit. Vivre avec toi, porter ton nom, t'appartenir et n'être pas ta femme devant Dieu, quand rien ne s'y oppose plus que ton orgueil...

DARRAS — Dis mon honneur. Tout ce qui constitue ma dignité d'homme.

GABRIELLE. — Quelle dignité, si tu ne crois pas? Le mariage religieux, qu'est-ce pour toi? Rien qu'un geste, mais qui me rassurerait, qui me guérirait. Et ce geste, tu me le refuses.

DARRAS. — Donner la main à un homme que je méprise, ce n'est qu'un geste aussi, et je ne le fais pas. Paraître avec toi devant un prêtre impliquerait une adhésion sociale à un dogme que je sais faux, à une hiérarchie que je sais mensongère, à des pratiques que je crois funestes. Voilà ce que tu me demandes. C'est trop, déjà trop, qu'une promesse arrachée par toi à mon amour m'oblige à voir grandir ma fille parmi ces erreurs. Mais est-ce qu'on raisonne avec une malade, car tu es malade? Coûte que coûte, je t'arracherai à des influences si évidemment funestes. J'ai trop tardé, à cause de Lucien. J'espérais toujours te le rendre, hélas! nous ne pouvons plus rien pour lui en ce moment. Mais pour toi,

je peux quelque chose. Je t'emmène loin de Paris, comme j'en avais déjà eu l'idée, et cette fois tout de suite.

GABRIELLE. — Je ne te suivrai pas.

DARRAS. — Prends garde, Gabrielle! Tu oublies qu'en m'épousant tu m'as juré obéissance.

GABRIELLE. — Y ai-je jamais manqué?

DARRAS. — Et moi, ai-je jamais abusé de mon autorité? J'en use aujourd'hui. Je t'ai juré protection. Je tiendrai mon serment, en t'enlevant à une atmosphère qui t'empoisonne.

GABRIELLE. — Elle me fait vivre, je ne te suivrai pas.

DARRAS. — Très bien. Mais alors tu brises le pacte.

GABRIELLE. — Le pacte?

DARRAS. — Celui que nous avons conclu, quand nous nous sommes mariés. Tu t'es engagée à être ma femme, je me suis engagé, si nous avions un enfant, à consentir qu'il fût baptisé et élevé catholiquement. Tu m'as dit, l'autre jour, que tu ne te considérais plus comme ma femme. Tu me le prouves aujourd'hui, en refusant de m'obéir. Soit, je redeviens libre de tout engagement; si tu persistes dans ton refus, si tu ne quittes pas Paris, avec moi, demain, je reprends toute ma liberté d'action à l'égard de Jeanne.

GABRIELLE — Tu ne veux pas dire...?

DARRAS. — Que je l'élèverai, désormais, d'après mes idées. Si.

GABRIELLE. — Tu n'as pas le droit de toucher à sa conscience.

DARRAS. — Je lui en créerai une autre. Je la ferai grandir dans la vérité.

GABRIELLE. — Enlever la foi à un être sans défense, c'est un crime abominable.

DARRAS. — Es-tu bien sûre que ce n'en soit pas un de la lui avoir donnée? Mais non, j'ai promis, je tiendrai, à condition qu'ayant promis, toi aussi, tu tiennes. Seulement des scènes pareilles — c'est la seconde depuis quinze jours — ne se renouvelleront pas; notre ménage y sombrerait. Je suis le chef de la communauté. Puisque tu me forces à en exercer la plus pénible obligation, celle de commander, il me faut ton obéissance sur un deuxième point. Tu vas t'engager par serment à ne plus jamais me parler de mariage religieux.

GABRIELLE. — Je ne peux pas plus obéir sur ce point-là que sur l'autre.

DARRAS. — Tu obéiras, et sur l'un et sur l'autre.

GABRIELLE. — Non. Je quitterai la maison, plutôt que d'y rester et d'y vivre en état de péché mortel. C'est mon devoir. Oui, je m'en irai, comme Lucien.

DARRAS. — Toi! toi! Tu t'en irais, et pour ce motif?

GABRIELLE. — Oui.

DARRAS. — Eh bien, je te donne jusqu'à demain, pour te soumettre aux deux volontés si justes, si sages, que je t'ai exprimées: voyage immédiat loin de Paris; renonciation définitive à cette outrageante idée du mariage religieux. Si demain, tu n'es pas venue chez moi me déclarer que tu regrettes ton aberration de tout à l'heure et ta révolte, alors c'est qu'en effet la vie commune n'est plus possible entre nous; nous nous séparerons; mais c'est moi qui l'exigerai. C'est moi qui te renverrai. Tu m'as bien entendu? D'ici à demain.

GABRIELLE. — J'aime mieux partir tout de suite. Regarde-moi bien; c'est la dernière fois que tu m'auras vue ici. Je m'en vais. Je t'aurai perdu, mais j'aurai retrouvé Dieu et peut-être me rendra-t-il mon fils.

DARRAS, en un cri. — Alors, tu t'en vas?

GABRIELLE. — Oui!

DARRAS, changeant de ton. — Libre à toi.

Gabrielle se sauve éperduc par la gauche.

Scène VII

DARRAS, LE PERE EUVRARD

DARRAS, sortant par le fond, rencontre le père Euvrard qui montait à l'étage supérieur. — Vous, monsieur! C'est juste. Vous venez aux nouvelles.

LE PÈRE EUVRARD. — Monsieur?

DARRAS, l'amenant sur la scène. — Eh bien, je vais vous en donner.

LE PÈRE EUVRARD. — Mais, monsieur, que me voulez-vous?

DARRAS. — Vous annoncer que votre abominable plan a échoué. Car c'est vous, je le devine maintenant, qui avez conseillé Mme Darras. Elle n'a pas trouvé toute seule une pareille idée. Il y a du prêtre là dedans.

LE PÈRE EUVRARD. — Monsieur! Je vous affirme...

DARRAS. — Quoi? Que la fin justifie les moyens? Et c'est au nom de ce beau principe que, reçu par moi sous mon toit, et venu soi-disant pour voir ma mère, vous en avez profité pour fanatiser ma femme! Vous lui avez persuadé qu'elle n'était pas mariée, parce qu'elle ne l'était pas selon votre Eglise, étant divorcée. Vous avez surpris ses difficultés avec son fils en espionnant, sans doute, et vous les avez exploitées pour terroriser une pauvre imagination malade. Là-dessus, le premier mari meurt. Quelle occasion de conquérir un foyer fondé sans vous, sur une loi de justice et de liberté, que vous détestez! Vous lui avez soufflé savamment: demandez le mariage religieux en menaçant de vous en aller, on vous cédera... Eh bien, on ne vous cède pas. Mais Escobar joue toujours à qui perd gagne. Mme Darras s'en va. Ce n'est pas ce que vous vouliez; mais si la maison n'est pas à vous, vous l'aurez toujours détruite, et vos supérieurs ne vous blâmeront pas de leur apporter une femme dévote, malheureuse et riche.

LE PÈRE EUVRARD. — Je vous parlerai, monsieur, quand vous aurez fini de m'insulter.

DARRAS. — La comédie de la dignité triste, maintenant! C'est votre manière à vous autres. Autrefois! quand nous étions ensemble à Polytechnique, vous aviez comme moi une épée au côté. Elle serait sortie toute seule, si je vous avais parlé comme je vous parle; aujourd'hui vous n'êtes plus un homme! Un savant comme vous, transformé en un détrousseur de famille, en un voleur d'âmes qui spécule sur la crédulité, l'ignorance et la peur!... C'est l'ancien camarade d'école qui parle à son ancien camarade d'école et qui lui dit en face qu'il le méprise! Et seul le souvenir de notre uniforme d'alors m'empêche de vous prendre à la gorge et de vous souffleter. Et maintenant, allez-vous-en! (Il lui montre l'escalier.) Que je ne vous retrouve plus tout à l'heure! Il est inutile que vous montiez. Je vais avertir ma mère qu'elle ait à ne plus vous recevoir désormais. Vous avez fait assez de mal ici. (Il sort.)

Scène VIII

LE PERE EUVRARD, puis GABRIELLE, puis DARRAS

LE PÈRE EUVRARD, a fait un pas vers Darras au moment où il sortait, et un geste de violence à son adresse. Mais il se contient aussitôt par un effort. Lutte silencieuse; peu à peu le calme se fait en lui. Enfin, après un long temps, à lui-même. — Les pauvres gens!

GABRIELLE, paraissant à gauche, en costume de voyage, un petit sac à la main. — Vous! mon Père!

LE PÈRE EUVRARD. — Oui! madame, votre belle-mère m'a appelé auprès de vous. Me voici.

GABRIELLE. — Ce n'est plus moi qui ai besoin de vous. C'est elle, pour que vous l'aidiez dans les premiers moments. Moi, je m'en vais.

LE PÈRE EUVRARD. — Vous vous en allez?

GABRIELLE. — Oui. Mon premier mari est mort. Je suis libre. Je puis me marier religieusement. Je viens de le demander à M. Darras. Il m'a refusé. Il a fait pis. (Geste d'étonnement du père.) Il m'a donné à choisir entre m'en aller de la maison ou accepter une condition qui est le reniement de ma foi.

LE PÈRE EUVRARD. — Laquelle? Dites-la-moi.

GABRIELLE. — Il a exigé de moi le serment que jamais plus je ne lui parle de mariage religieux. Ce n'est pas une volonté d'un jour dont je puis espérer qu'elle changera. Il hait tellement l'Eglise qu'il m'impose une condition non moins atroce. Il veut m'emmener loin de Paris, pour que je n'assiste pas à la première communion de ma fille. Je me suis révoltée, c'est vrai, et c'était mon devoir, n'est-ce pas, mon Père? Et mon devoir, maintenant est de m'en aller.

LE PÈRE EUVRARD. — Et votre fille?

GABRIELLE. — Je l'emmène. J'ai profité de ces quelques minutes depuis cette conversation avec mon mari, pour l'habiller et l'envoyer en bas par l'escalier de service. Elle m'attend. Ce soir, nous serons loin. Adieu, mon Père. Si vous le permettez, je vous écrirai. Le temps presse. J'ai entendu M. Darras remonter chez sa mère. D'une seconde à l'autre, il peut redescendre. Laissez-moi passer.

LE PÈRE EUVRARD. — Madame, il faut rester.

GABRIELLE. — Pour continuer à mener une vie dont vous m'avez vous-même, rappelez-vous, démontré combien elle était coupable? Dieu ne m'en a que trop châtiée et c'est vous encore qui me l'avez fait comprendre. L'heure s'avance; laissez-moi passer.

LE PÈRE EUVRARD. — Passez. Mais puisque vous reconnaissez que j'ai été bon prophète une première fois, souvenez-vous que c'est l'âme de votre fille que vous perdez, sans peut-être sauver la vôtre.

GABRIELLE. — Comment cela?

LE PÈRE EUVRARD. — Vous allez voir comment il est malaisé de sortir des mauvais chemins. Cette enfant, que vous avez eue en dehors de la loi de Dieu, dépend maintenant de cette loi des hommes, dont vous avez voulu bénéficier. D'après le code, son père peut la reprendre demain; et il la reprendra.

GABRIELLE. — Je changerai de nom. Je me cacherai.

LE PÈRE EUVRARD. — Il vous retrouvera. C'est l'affaire de quelques jours. Votre fuite aura encore exaspéré sa haine de Dieu. Il se vengera en arrachant la foi de ce jeune cœur.

GABRIELLE. — Il m'en a déjà menacée, mon Père.

LE PÈRE EUVRARD. — Vous voyez bien. Et à quel moment?

GABRIELLE. — Quand je lui ai dit que je refusais de lui obéir, pour ce voyage qu'il exige.

LE PÈRE EUVRARD. — Avait-il jamais manqué auparavant à cette promesse dont m'a parlé votre belle-mère? Jamais touché à la vie religieuse de sa fille?

GABRIELLE. — Jamais.

LE PÈRE EUVRARD. — Concluez.

GABRIELLE. — Vous pensez donc que je dois tout sacrifier à l'éducation religieuse de ma fille?

LE PÈRE EUVRARD. — Son salut avant tout. (Méditant.) Quel conflit de conscience! Evidemment la règle est absolue. Vous n'êtes pas mariée avec cet homme. Mais cette enfant? Cette petite âme innocente? Pouvez-vous lui faire payer une faute qu'elle n'a pas commise? Votre fils est un homme, lui. Elle d'abord. Quand on hésite entre plusieurs devoirs, il y a une règle qui ne trompe pas: Choisir celui où on se sacrifie le plus.

GABRIELLE, se laissant tomber assise. — Je comprends! Et moi qui parlais d'expiation. Celle-là est aussi cruelle que l'autre. (Se relevant.) Mais ce n'est pas possible, mon Père; il doit y avoir, il y a sûrement un autre moyen d'assurer la vie religieuse de ma fille sans compromettre la mienne.

LE PÈRE EUVRARD. — Je n'en vois pas. Le bon Dieu saura en trouver. Fiez-vous à lui. Mais d'abord sacrifiez-vous au salut de l'âme de votre petite fille. Ne partez pas, madame.

Lutte violente dans le cœur de Gabrielle. Enfin, les yeux fixes, silencieuse, elle défait son manteau, son chapeau et tombe assise, sans forces, désespérée.

LE PÈRE EUVRARD. — C'est une belle victoire que vous venez de remporter sur vous-même, ma fille. Il faut aller jusqu'au bout.

GABRIELLE. — Qu'exigez-vous encore de moi, mon Dieu?

LE PÈRE EUVRARD. — Votre mari vous a demandé de partir en voyage avec lui, demain. Vous consentirez, vous n'assisterez pas à la première communion de votre enfant. Mais elle vous devra de la faire. Est-ce convenu?

GABRIELLE. — Oui, mon Père. Et l'autre condition?

A ce moment Darras paraît. Apercevant le Père et Gabrielle, il s'arrête; il écoute. Ni elle, ni lui, ne l'ont vu.

LE PÈRE EUVRARD. — Vous l'accepterez aussi. Vous promettrez à votre mari de ne plus jamais parler de mariage religieux; et c'est lui, vous m'entendez, c'est lui qui, touché de votre retour, renoncera peut-être le premier à ses cruelles exigences.

GABRIELLE. — Lui! mon Père. Jamais.

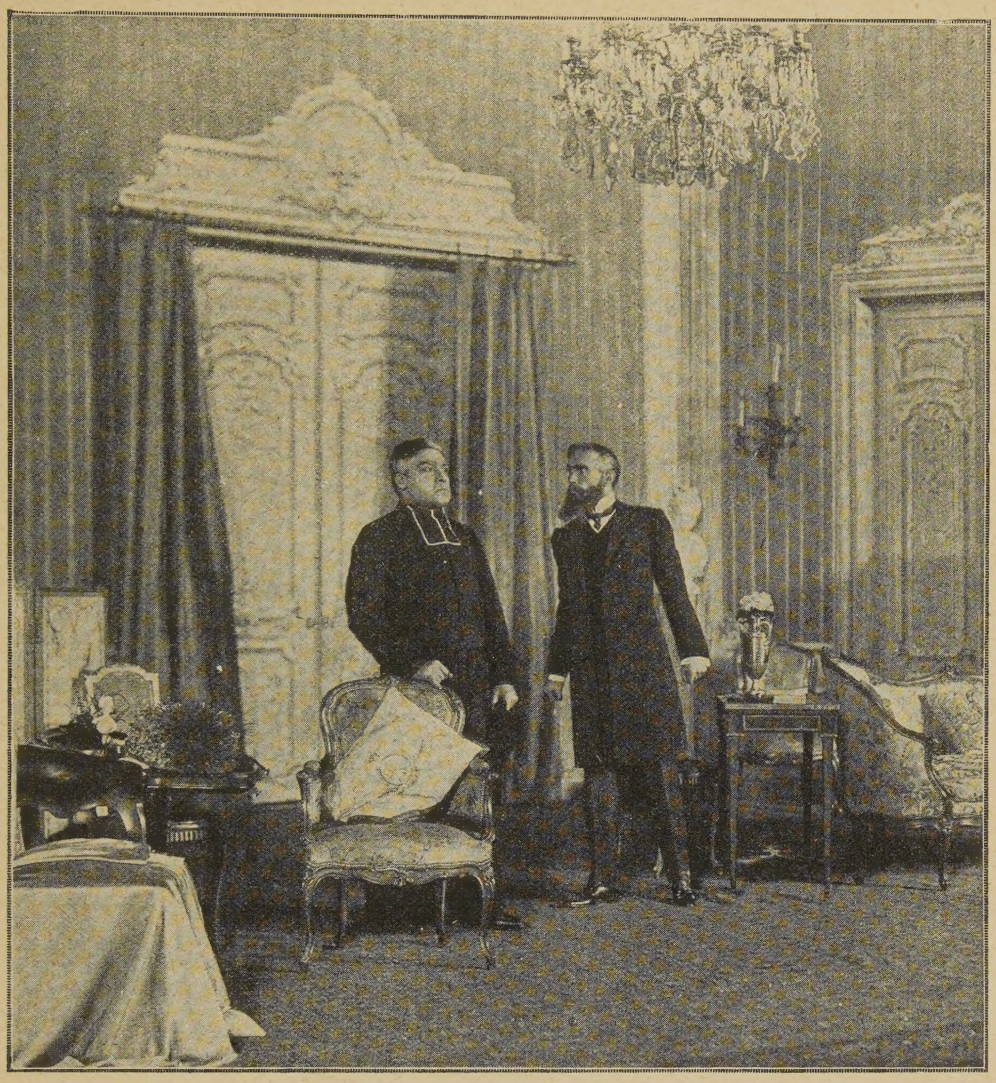
LE PÈRE EUVRARD. — Qu'en savez-vous?

GABRIELLE. — Ah! je le sais trop. Je ferai tout ce que vous me demandez, pour l'enfant. Mais, quant à obtenir jamais de lui une pitié pour mon agonie de chrétienne, je ne l'espère point. Vous ne soupçonnez pas sa haine de l'Eglise.

LE PÈRE EUVRARD. — Il ne la connaît pas. J'en ai encore eu la preuve tout à l'heure. Car nous nous sommes rencontrés sur le palier.

GABRIELLE. — Et vous vous êtes parlé?

LE PÈRE EUVRARD. — Nous nous sommes parlé. Mais, si j'ai constaté dans cette courte entrevue ce



Le Père Euvrard. Darras.

SCÈNE VII. — Le Père Euvrard : « *Je vous parlerai, monsieur, quand vous aurez fini de m'insulter.* »

que vous appelez sa haine de l'Eglise, et ce que j'appelle, moi, son ignorance, j'ai constaté surtout qu'il vous aime passionnément. Je l'ai trop connu à l'Ecole, pour ne pas savoir que le trait essentiel de sa nature est la bonne foi. Il n'est si intransigeant que parce qu'il est très sincère; et, quand il est injuste, c'est qu'il est aveugle. Il suffira, pour qu'il change à votre égard, qu'il ait compris trois choses: la première, c'est que votre foi est bien sincère aussi, bien vraie, bien profonde et qu'elle dérive d'un besoin intérieur et non d'une influence; la seconde, c'est que vous faites à l'éducation religieuse de votre fille le plus grand, le plus douloureux des sacrifices, et que le lien entre vous est là, uniquement là; la troisième, c'est que votre soumission est un martyre, dans le plein sens du mot, et qu'il vous doit une compensation pour vous avoir privée d'un fils qui avait des droits sur vous avant lui. Quand il aura compris ces trois choses, et il les comprendra, rien qu'en vous voyant vivre, un travail s'accomplira en lui: cette pitié que vous n'espérez pas du fanatique, je l'attends, moi, de l'honnête homme.

GABRIELLE. — Dieu vous entende, mon Père! Au moins pourrai-je vous revoir?

LE PÈRE EUVRARD. — A son insu, ma fille? Pour vous-même, non.

Il s'incline et se retourne pour s'en aller. A ce moment tous deux aperçoivent Darras.

GABRIELLE, poussant un cri. — Ah!

DARRAS, s'avançant. — J'ai entendu, monsieur. Vous avez raison, je ne vous connaissais pas. Mes idées restent les mêmes. Mais, moi aussi, je viens de voir l'honnête homme en vous. C'est à l'honnête homme que je fais mes excuses. Voulez-vous me donner la main? (Le père la lui tend, puis, sans dire un mot, sort. Darras, alors, se tournant vers Gabrielle.) Nous ne quitterons pas Paris, mon amie.

Il lui ouvre ses bras. Elle s'y jette en poussant un grand cri.

RIDEAU

The play *Un Divorce* is entered according to act of Congress, in the year 1908, by MM. Paul Bourget et Cury, in the office of the Librarian of Congress at Washington. All rights reserved.

Mme MARTHE BRANDÈS

pos d'une anecdote particulière, il développe des idées ; il fait voir les conséquences possibles d'une institution qu'il juge funeste et les rattache aux grandes lois morales et sociales dont il déplore la transgression et l'oubli. »

M. Paul Souday dans *l'Eclair :*

« La comédie de MM. Paul Bourget et André Cury a remporté un succès éclatant. On n'étonnera aucun des lecteurs du roman d'où elle est tirée en disant que c'est une œuvre émouvante et forte. Mais, en dépit des préjugés contre les pièces tirées de romans et les romanciers qui veulent tâter du théâtre, c'est aussi une œuvre extrêmement habile, où tous les périls d'une donnée hardie sont évités avec un tact et une souplesse que de vieux routiers des planches envieront à l'illustre académicien et à son jeune collaborateur. »

M. Montcornet dans *le Petit Parisien :*

« C'est un beau succès et un succès légitime. Voilà une pièce forte Aucun artifice ; aucune fioriture. C'est à la fois simple et sain. Les passions, les sentiments, les idées en présence produisent les situations naturellement, et, naturellement aussi, ces situations produisent l'émotion tragique. »

M. Emmanuel Arène dans *le Figaro :*

« M. Paul Bourget, l'auteur de tant de romans célèbres, a remporté, au théâtre, un très grand et très pénétrant succès. Bien servi par le scénario de M. André Cury, il a aisément surmonté la difficulté qu'il y a toujours à tirer une pièce d'un livre, surtout quand il s'agit d'une de ces œuvres de fine psychologie, de profonde et minutieuse analyse où triomphe l'éminent académicien, et dont *Un Divorce* a été un récent exemple. Pas un instant, la pièce qu'ont acclamée les spectateurs, et surtout les spectatrices, du Vaudeville, ne se perd dans les développements du roman ; elle va droit à son but, sobrement, franchement et sincèrement. On la dirait d'un homme assez insouciant du métier, et à qui il faut souhaiter, devant ce beau résultat, de ne pas l'apprendre. C'est une des rares fois où je vois, sur les planches, une pièce à thèse parfaitement scénique et donnant la sensation, très réelle, du mouvement et de l'action. Cette soirée fait le plus grand honneur à M. Paul Bourget ; il peut être justement fier d'applaudissements aussi unanimes. »

M. François de Nion dans *l'Echo de Paris :*

« Cette pièce est superbe, d'un sentiment violent et profond à la fois, d'une action rapide et tragique, d'un pathétisme qui se soutient et se renouvelle sans cesse. Ecrite dans une belle langue — ce qui est souvent un défaut à la scène — son dialogue cependant semble naturel et bien adapté, parce que les paroles échangées par les personnages n'expriment que de hautes pensées, et que le style ici ne fait pas l'effet d'une dissonance. Le succès a été très vif, très franc, très large, dans une salle où deux courants se manifestaient nettement selon les péripéties de la lutte et les discussions des protagonistes. »

M. Emile Faguet dans le *Journal des Débats :*

« Voilà une très belle pièce, nourrie, vigoureuse, substantielle, presque très bien conduite du reste, où tous les éléments, de succès facile (personnage plaisant, personnage sentimental, mots d'esprit, scènes gracieuses entre adolescents amoureux), sont systématiquement et fièrement éliminés. C'est une pièce virile ; c'est une pièce d'homme fort, c'est une pièce qui repose tout entière sur l'exposition *d'idées devenues passions.* Et voilà précisément la définition du « théâtre à idées ». L'immense succès qu'a obtenu cet ouvrage est largement mérité. »

Et M. Adolphe Brisson dans *le Temps :*

« Beaucoup d'auditeurs n'approuvent pas les conclusions de M. Bourget, ni son pessimisme quant aux effets du divorce ; ils considèrent que cette réforme, comme toutes les institutions humaines, a des inconvénients et des avantages qui se peuvent balancer, si on l'applique judicieusement et qu'en tout cas, c'est un fait acquis contre lequel il est puéril de s'insurger. Ils lui reprocheront d'avoir groupé dans sa pièce des personnages et des événements exceptionnels, imaginés pour les besoins de sa cause. Mais ils ne pourront soutenir que ces événements soient vides d'intérêt et que ces personnages soient inertes. Une vie intense les anime, la vie intérieure, la seule qui compte, la vie du cœur et de l'âme. Ils sont vraiment de chair ; ils donnent l'illusion de souffrir, d'agir, de penser.

» Qu'importe le reste ! Tout auteur a le droit d'adopter et de défendre une cause. Qu'il y ait dans la démonstration de MM. Bourget et Cury une part de vérité, je le crois ; que le divorce ne soit qu'une étape dans la voie qui nous conduit vers l'union libre, que l'union libre aboutisse à la suppression de la famille : ils ont quelque raison de l'affirmer Ce n'est pas ici le lieu d'examiner ces graves problèmes. Au point de vue de l'art pur, leur pièce est superbe. Par la puissance qui en émane elle a dompté les résistances individuelles des spectateurs ; elle les a réunis dans un même élan d'émotion et de sympathie ; elle s'est fait applaudir de tous indistinctement : cette unanimité est la meilleure preuve de sa maîtrise... Elle aura un long succès. Le public, si frivole qu'on le suppose, aime les œuvres fortes et qui remuent des idées. Il fera à celle-ci le même accueil qu'au *Duel* d'Henri Lavedan, qu'à *la Course du Flambeau* de Paul Hervieu. »

***

Mais *Un Divorce* n'a pas obtenu seulement un grand succès de scène, et la presse théâtrale n'a pas été la seule à s'occuper de cet ouvrage ; la presse politique et la presse d'informations s'en sont mêlées aussi et il n'y eut pas de feuille importante qui, durant les premières représentations, n'eut chaque jour sur ce sujet, « pour » ou « contre », un article de dissertation — ou de polémique — philosophique et sociale, ou une série de réponses aux enquêtes publiquement ouvertes sur cette triple question : « Mariage indissoluble ? Divorce ? Union libre ? »

Et peu importe que, de part et d'autre, les arguments échangés, les raisonnements développés, même les exemples proposés aient, ou non, réciproquement modifié quelques opinions. Du moins, la pièce de MM. Bourget et Cury aura-t-elle eu ce double résultat d'abord de nous émouvoir directement, et chaleureusement, par son audition ou sa lecture, ensuite, et par contre-coup, d'imposer longuement à notre attention le plus important peut-être et le plus passionnant des problèmes humains.

***

L'interprétation du théâtre du Vaudeville a été digne de cette belle œuvre.

Mme Marthe Brandès, qui avait il y a deux ans, à la suite d'un deuil, quitté le théâtre de la Renaissance où elle jouait aux côtés de M. Guitry, a reparu devant le public, au Vaudeville, dans le rôle de Gabrielle Darras, l'épouse chrétienne et divorcée ; elle l'a joué en belle artiste avec son intelligence aiguë et sa nervosité profonde. Mlle Jane Heller, qui n'a, jusqu'à présent, figuré que des personnages de fantaisie un peu légère et superficielle, a silhouetté avec crânerie, la petite étudiante révoltée et amoureuse, Berthe Planat ; Mlle Heller était, paraît-il, une filleule d'Armand Silvestre, que le poète avait, sur son lit de mort, recommandée à son ami Paul Bourget ; celui-ci s'était engagé à donner à la jeune artiste un rôle dans sa première pièce, et il a, comme on voit, tenu parole. Mlle Cécile Caron est une grand'mère pleine de touchante dignité. Les rôles d'homme ne sont pas moins bien tenus : M. Lérand incarne à merveille l'honnête jacobin Darras ; M. Louis Gauthier « se donne » avec une ardeur, une passion admirables, et très émouvantes, dans le rôle de l'amoureux Lucien ; M. Arquillière porte avec tact et gravité la soutane de l'oratorien.

Gaston Sorbets.

LES DERNIÈRES CRÉATIONS

DE

NOIRAT

POSTICHEUR DU TOUT-PARIS

Cliché Félix

7, Rue des Capucines

(Près la rue de la Paix)

TÉLÉPHONE 247-59

DEMANDEZ LE CATALOGUE ILLUSTRÉ ENVOYÉ FRANCO

Le Directeur : RENE BASCHET.

Imprimerie de *L'Illustration*, 13-15, rue Saint-Georges, Paris
L'Imprimeur-Gérant : A. CHATENET